

1933

○○○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Lundi 2 janvier 33

Cher Monsieur,

Pourquoi ne m'avoir pas dit que j'habitais à deux pas de votre collège ? Que j'étais au 43 bis et que votre Collège était au 44 ? Que la cloche qui me réveillait le matin était celle-là même que vous entendiez ? Figurez-vous que voilà deux mois que je cherche partout, votre Collège, dans tout Neuilly – sauf dans ma rue naturellement ; je n'imaginai pas qu'il pouvait se trouver dans ma rue. Cette émotion, ce soir, en suivant pour la première fois le bd Victor Hugo et en apercevant sur mon chemin un écriteau avec « Ecole Sainte Croix. Petit Collège ». C'était donc là ! C'était donc pour cela que vous m'aviez demandé l'autre fois à quel endroit du bd Victor Hugo j'habitais ! Comme j'aime que tout ceci soit venu par hasard, comme par une prédestination. Prédestination pour vous aussi : toujours dans ce coin de Neuilly, vous retrouverez l'âme. Quand je pense que nous avons visité des appartements pendant 10 ans, depuis Vaugirard jusqu'à la porte d'Auteuil avant de tomber sur celui-ci !

Au revoir Ry ; je sens que je ne retournerai au boulevard Malesherbes (où j'ai vécu 25 ans) pour un empire.

Alice Poirier

○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

4 Janvier 1933

Cher Monsieur,

Excusez-moi de vous avoir dit que vous me déceviez. C'est vrai et ce n'est pas vrai. Vous me plaisez de face et vous me déplaisez de profil. Expliquez-vous la chose si vous pouvez. Quand je vous vois de face, je nage dans la joie, la sympathie, la tendresse délirante ; il me semble que je suis toute proche de l'amour, que le moindre geste suffirait, que ce geste est imminent.

Mais si, par malheur, vous détournez la tête et que j'aperçois une certaine ligne affolante de votre nez, alors immédiatement, je rejette avec horreur toutes mes imaginations.

L'amour ? Il ne manquerait plus que ça ! Un haussement d'épaules ; un ricanement de mépris. Inexplicable. Voilà ce que vous m'inspirez de près.

De loin c'est la tendresse, la fidélité éternelle, l'immense amitié, le renoncement délicieux pour vous à tout autre homme au monde.

Je ne sais pas si je veux avoir fini toutes ces corrections, et tout ce travail à la machine pour mercredi prochain. Au cas où je n'aurais pas fini, je vous téléphonerais et nous retarderions de quelques jours notre rendez-vous. Je le dis avec délices. Moins nous nous voyons, plus j'ai de jouissance ! Subtile alchimie du plaisir ! Voilà la page sur les femmes: (1) « Il est remarquable, ce goût de Montherlant presque

inconnu jusqu'alors) pour la jeune fille sportive à l'âme innocente, au beau corps, merveilleusement nue et chaste sous son léger chiffon. « Elle est tellement éminente dans le sport qu'il est obligé de se raisonner pour convenir que l'amour, lui aussi, est sa fin naturelle ». Il se raisonne si bien que, neuf fois sur dix, il renonce. « Il a une crainte superstitieuse d'abîmer cette belle machine au point ; il se sent un peu sacrilège. »

Un monstre de luxure ? Cela paraît bien exagéré. Voyez comme Alban se comporte avec Dominique, avec Soledad, avec la Petite Infante, avec Mlle de Plémeur.

« L'Histoire de la petite 19 » est tout à fait une exception dans son œuvre. »
Et la page sur le bâillement (1) :

« J'ai vu Montherlant pour la première fois à la Bibl. Nationale au printemps de 1929. Charmée de le reconnaître, je lui souris. Il ne me sourit pas. Il me fixa d'un œil trouble, plongea dédaigneusement le petit doigt dans l'oreille gauche, puis bâilla. Ce bâillement inaugura notre amitié.

« Je parle sérieusement. Il y eut réellement dans cette désinvolture, sous ce mépris non dissimulé de toute contrainte quelque chose qui m'attacha à lui. Je lui fus gré de ne point chercher à plaire par des fadaïses. J'imaginai mal Montherlant en homme du monde. Qu'il le fût si peu, qu'il s'inquiétât si peu de ce que l'on pourrait penser de lui ou de ce que l'on ne penserait pas, qu'il osât répondre aux sourires par un bâillement, aux avances par une ruade me parut conforme à l'idée que, depuis longtemps, je me faisais de lui. Je l'entrevis simple, avec des passions fortes. De cœur tendre certes, mais ne le montrant guère. Sans mystère, sans complication. »

A vous

Alice Poirier

Note:

(1) Texte écrit par Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

6 janvier 1933

Mon cher petit Ry, jamais je n'aurai fini de mettre ces deux articles au point mercredi prochain. Il me faut quinze jours ; nous nous verrons donc le mercredi d'après. Si le premier des deux articles est prêt la semaine prochaine, je le déposerai chez votre concierge : cela vous avancera. Je suis en train de faire des coupes sombres dans ces écrits ; je transforme à force de retrancher.

Le premier article s'appellera « Henry de Montherlant. Quelques idées ; quelques souvenirs ». C'est le mieux n'est-ce pas ? Je garde la vue d'ensemble du début mais je dispose le reste sous l'idée générale « simplicité ! » ; les vues sur l'héroïsme tomberont. Il faut faire de notre mieux : c'est mon intérêt et aussi le vôtre : je ne tiens pas du tout à ce qu'il paraisse sous ma signature des choses que j'aurais pu encore perfectionner.

Prenons quinze jours de plus mais que ce soit bien. C'est pourquoi j'accueille vos critiques avec reconnaissance, bien que, d'autre part, j'ai bien envie de réprimer un sourire intérieur et un peu d'agacement ! Vous aurais-je par hasard « choisi » pour que vous deveniez mon professeur ?

Je vous ai entendu hier à la Radio ; cela avait l'air plus naturel que d'habitude. Quant à Lefèvre, il a décidément l'accent auvergnat ; je me suis aussi dit qu'il devait vous aimer beaucoup : il vous a littéralement bombardé de « cher ami ».

Au revoir, au revoir. Je sens que deux jours d'absence ont suffi pour faire renaître tout mon emballement.

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

9 janvier 1933

Chère Mademoiselle,

Votre communication au sujet de vos coupures et de votre remaniement de vos articles ne m'est pas agréable. A quoi sert la peine que je me suis donnée, de les revoir si insidieusement, si vous allez tout chambarder ?

Mais ce n'est pas le moment de vous houspiller, puisque j'ai un service à vous demander. Celui de vouloir bien me traduire l'article du prince de Rohan (1), et m'envoyer, par recommandée si possible, votre traduction.

Je l'eusse fait traduire ici ou là, si je n'avais pas été pressé. Mais je corrige les épreuves, Mercredi, d'un article que je donne aux N. Littéraires ce samedi, en réponse à celui d'André Chamson, et je soupçonne que cet article Rohan me fournirait les choses à dire dans cet article, qui a trait, bien entendu, à la guerre et la paix. J'aimerais donc l'avoir le plus tôt possible, afin de pouvoir le plus tôt possible, afin de pouvoir y réfléchir, et écrire cela avant Mercredi 3h.

Votre dévoué, et un grand merci.

M/

Note

(1) La réponse à André Chamson, à quoi Montherlant fait allusion dans cette lettre du 9 janvier 1933, a paru dans les *Nouvelles Littéraires* sous le titre "Polémique libérale. Le Courage, règle d'or" aux pages 1 et 2 du n° 535 du 14 janvier 1933. Alice Poirier a donc répondu à Montherlant aussi vite qu'elle a pu, comme on le voit par le P. S. de la p. 2 des *Nouvelles Littéraires*.

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 15 janvier 33

Noble ami,

Mercredi ne va guère. Le tapissier ne vient que mardi poser les rideaux et qui me dit qu'il aura fini ?

Et puis, je ne suis pas sûre non plus d'avoir jusque- là terminé le chapitre « évolution ». Je le tape à la machine en deux exemplaires, dont je garderai l'un et je vous donnerai l'autre.

Si vous étiez libre vendredi après-midi, cela arrangerait bien les choses. Et puis j'aimerais aussi mieux que nous nous rencontrions chez Grasset plutôt qu'à la Bibliothèque : c'est beaucoup plus commode pour aller chez moi. Tout ceci à préciser, par téléphone.

J'ai lu, dans le « Je suis partout » d'hier un article de Gabriel Brunet sur « Mors et Vita ». Sympathique, l'avez-vous lu ? Quant au « Matin », il ne donne toujours pas ma petite note. Ce qui ne m'étonne d'ailleurs pas. Il faut attendre peu des gens ; et à peu près rien quand ces gens sont des revues ou des journaux.

Nous songeons à partir quelque temps pour la Côte d'Azur – le mois prochain si le projet se réalise. Papa partira au mois de mars pour le Maroc. Je reprends mes vieux désirs : n'y aurait-il pas moyen de faire un de ces voyages avec vous ?

Je vous recommande de préférence le Maroc; Papa a toujours été très remuant et il ferait avec joie toutes les expéditions souhaitables. Quant à moi, je prendrai soin de vous au cas où vous tireriez la patte. Ne croyez-vous pas que nous pourrions réaliser ce séduisant projet ? Cela rendrait contentes trois personnes et il ne faut jamais laisser passer l'occasion d'être content.

Une mise au point : il n'y a que moi qui soit « de gauche » dans ma famille, cher ami. Papa est de droite, nuance poincariste, attitude que je couvre de ma désapprobation complète et qui mènerait entre nous à des éclats si papa, par bonheur, n'était pas ennemi du bruit et ne gardait pas sa conviction pour lui tout seul. Quant à maman, elle est pro-allemande : ce n'est pas une nuance politique et elle sauterait aussi bien de l'extrême-droite à l'extrême-gauche pourvu que ce soit favorable à ses compatriotes.

Je ne parle pas de mon frère – quantité négligeable ; il se fout de la politique et il ne se dérange même pas pour voter. Tout compte fait, il n'y a que moi dans ma famille qui ait une opinion qui mérite qu'on s'y arrête. Je n'en suis pas peu fière.

Si vous voulez voir notre cher Mr Hazard en liberté, allez donc au Collège de France, le lundi ou le jeudi à neuf heures du matin, salle 3. L'entrée est libre vous le savez, personne ne vous fera de difficultés et vous l'entendre discourir sur le « 18^{ème} siècle européen ». Si ça vous intéresse...

A vous, petit étalon.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Vendredi soir 17 janvier 1933

Cher grand ami,

Laissez-moi d'abord vous remercier ; c'est infiniment gentil à vous de m'écrire – plutôt que d'utiliser le téléphone. J'aime que vous sentiez ceci comme je le sens moi-même.

Maintenant, 2h1/2, c'est un peu tôt. Mon frère rentre à 1 heure pour déjeuner ; le temps de m'habiller et d'arriver chez vous, il sera naturellement 3 heures. Rappelez-vous que la dernière fois que je suis venue chez vous, vous avez dû m'attendre. Voici ce que je vous propose. Je ne viendrai qu'à 3 heures mais vous me permettriez de vous accompagner dans vos courses comme la dernière fois. C'était très gentil. Et nous pourrions dîner le soir sur le plan amical, à frais partagés. Cela nous permettrait de vider toutes les questions pendantes entre nous. Les deux articles et puis aussi les choses sérieuses. Songez qu'en septembre, quand je reviendrai, il y a bien cinq chances sur dix pour que vous soyez envolé. Avec vous, je m'attends à tout.

Autre chose. Vous avez vu la « Goutte de sublime » dans l'article d'Istrati ? Un déclic bien connu, un serrement de cœur et les yeux pleins de larmes, moi qui ne pleure ni aux accidents, ni aux morts – cette « Goutte de sublime » me fait sangloter. Rien à faire contre cela.

Je me dis que le sentiment passionné qui me bouleverse à ce point n'est pas autre chose que le sentiment religieux. Que je l'appelle « grandeur », que je l'appelle « héroïsme », que je l'appelle « désir du Bien », c'est toujours le surhumain, c'est toujours Dieu. Sentiment capable de vous secouer comme aucun amour humain ne le pourra jamais, et ceci, notez- le bien, en dehors de tout dogme, en niant les dogmes.

La foi sans la foi : ne serait-ce pas l'expérience des meilleurs d'entre nous qui ont aujourd'hui entre trente et quarante ans ? Bien souvent vous m'avez répété que nos cadets avaient perdu le goût des choses de l'âme. Je voudrais que vous remuiez ces idées dans votre esprit, que vous cherchiez plus avant. Vous êtes plus doué qu'Istrati pour nous développer ce thème : un sentiment religieux d'une violence inouïe se déchaînant dans une âme où depuis longtemps le catholicisme a sombré, où plus aucune religion n'est possible. Quel spectacle extraordinaire ! Un tel sentiment était-il possible il y a cinquante ans ?

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi soir 23 janvier 1933

Cher et divin ami,

Je viens donc d'expédier ces articles. Elle n'est pas commode, la poste de Neuilly ! Une pleine heure pour aller et venir de chez moi. A propos, où se trouve donc votre Collège ? L'autre dimanche, j'ai suivi l'avenue du Roule depuis le rond-point d'Inkermann jusqu'au monument aéronautique ; je n'ai rien vu.

Vous verrez page 6 et page 13 de mon chapitre deux légers changements – où j'ai utilisé vos notes. Je crois aussi que j'ai oublié, page 11, de changer un ceci en cela. Vous seriez très aimable de faire cette petite modification à ma place.

Je reviens maintenant à mon article sur Chateaubriand, abandonné depuis le début décembre. Il me faut quinze jours pour le finir, à peu près. Ensuite, je pourrai commencer le chapitre sur votre « style » : j'ai toutes les notes. J'ai lu dernièrement les études de Pius Servien (1) sur le « rythme » et les « structures sonores », les connaissez-vous ?

A propos de lectures, je viens aussi de terminer Céline (2). Aucune impression marquante. J'aime mieux ça que « Paul et Virginie », mais comme il y a des milliers de livres que j'aime mieux que « Paul et Virginie »...

Petit étalon, il faudra que vous veniez un soir dîner avec nous. « Dîner », je veux dire que je vous ferai votre soupe au lait. Aucune cérémonie, nous n'avons jamais pu supporter les domestiques. Ici vous êtes reçu dans la solitude : je me dis que cela vous plait peut-être mieux que d'être montré en chien savant. J'ai toujours voulu vous garder pour moi seule. J'aurais même écarté mes parents si je n'avais pas cru vous blesser peut-être. Du désagrément qu'il y a à « aimer quelqu'un » ; il faut avaler toute la famille de ce quelqu'un. Moi, ça suffit pour me glacer.

Un petit mot à côté. Est-ce que je me trompe, cher Monsieur, ou bien mon impression est-elle, par hasard, juste ? Vous me paraissez moins opposé au mariage aujourd'hui qu'il y a trois ans. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que vous songeriez à avoir des enfants ? Avec chacun un anneau d'or dans l'oreille gauche, vous souvenez-vous ?

A vous,

Alice

PS. Qu'est-ce que c'est qu'un « couillon » ? J'ai vu ça dans le livre de Céline et j'ai demandé le sens à papa et à mon frère : ils ont ri d'un air idiot sans répondre. Quant au Larousse de la Bibliothèque Nationale, je constate décidément qu'il est muet sur un tas de mots ; le mot « chat » avec le sens que vous m'avez expliqué, ne s'y trouve pas. Combien de choses à apprendre encore, grand Dieu ! Et dire que je suis docteur !

Notes:

(1) **Pius Servien Coculesco dit Pius Servien**, né à Bucarest en 1902, fut un érudit et esthète roumain, précurseur dans de nombreux champs de la connaissance Il influença les idées de Paul Valéry. Pius Servien commence ses études secondaires dans un lycée de Bucarest et il les continue à Paris, où, en 1920, il décroche son bac en maths et en philosophie. Il s'inscrit à la Sorbonne, à la faculté de philologie, mais il est également attiré par la physique, les mathématiques, la philosophie, la linguistique qu'il a étudié avec le même sérieux et passion. Il passe son examen de licence ès lettres en 1925. Il revient en Roumanie, pour suivre les cours de l'Ecole militaire d'officiers d'artillerie de Timisoara (1926-1927) et puis il rentre à Paris. En 1930, il passe son doctorat parisien, avec la thèse «Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique». Il vit en France, à Paris, occupant le poste de **maître conférencier au Collège de France** (à la Chaire d'esthétique où, quelques années plus tard, travaillera Paul Valéry), où il enseigne aux étudiants des cours sur le langage poétique. Comme chercheur au Centre National de Recherches Scientifiques de Paris, il a été le coordinateur d'une publication scientifique, nommé «Actualités scientifiques». Il a publié de nombreux ouvrages scientifiques, la plupart sous le pseudonyme de Pius Servien, une sorte d'acronyme provenant de ses prénoms, mais ce nom fait probablement référence à un roman d'Anatole France dans le titre duquel apparaît ce nom («Les désirs de Jean Servien»). D'une portée presque encyclopédique, ses écrits couvrent des domaines vastes comme la théorie de la probabilité, les fondements des mathématiques, la relation entre l'acoustique et l'esthétique, la relation entre le langage scientifique et le langage poétique. Il est mort prématurément, en 1953, à Paris, à l'âge de 51 ans.

(2) **Louis-Ferdinand Céline**, pseudonyme du Docteur Louis Destouches, célèbre écrivain français, (1894-1961), dont le roman *Voyage au bout de la nuit*, fut publié en 1932. Montherlant écrivait de Céline : « *C'est de la littérature, aussi artificielle et aussi désuète que celle de Paul Alexis ou de Paul Lombard, écrivain au style "artisse" de la fin du XIXème siècle, et qui ne sera plus lue dans cinquante ans.* »

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

26 janvier 33

Chère Mademoiselle,

Ce petit mot sous le coup de la lecture et la note du Matin (1). Je leur avais donné une note de dix à douze lignes ! Voilà ce qu'ils en ont fait. Et encore la dernière phrase (votre amour pour les romantiques) n'est pas de moi.

Que cela vous serve d'apprentissage pour vos relations avec la presse. « Cette canaille de journaliste » (2) disait Charles X de Chateaubriand. L'épithète pourrait être appliquée à toute la profession.

Envoyé aujourd'hui vos articles à la Rev. des Vivants et à Europe- attendons- nous à avaler encore quelques crapauds, que la couleur (3) de ce papier évoque.

A vous

M.

Notes :

(1) **Le *Matin*** était un journal quotidien français créé en 1883 et disparu en 1944. Racheté par l'homme d'affaires sulfureux Maurice Bunau-Varilla, il fut l'un des quatre grands quotidiens dans les années 1910 et 1920, tirant un million d'exemplaires à la veille de 1914. Sa diffusion baissa à partir des années 1920, pour ne plus atteindre que 300 000 exemplaires à la fin des années 1930, tandis qu'il s'orienta vers l'extrême-droite, devenant collaborationniste sous Vichy. Il fut interdit de parution à la Libération.

(2) « On retrouvera dans *Textes sous une occupation* (page 116 de l'édition originale), l'invective de Charles X contre Chateaubriand — « cette canaille de journaliste » — qui figure ici dans la lettre du 26 janvier 1933. Mais ce sera sous une forme atténuée : « Ce coquin de journaliste », Montherlant se référant à Sainte-Beuve. En fait, le propos est rapporté, non par Sainte-Beuve, mais par le chevalier de Cussy, et dans les termes de la lettre à Alice Poirier. Le mot *coquin* aurait d'ailleurs été trop doux en la circonstance. Chateaubriand venait de publier un violent article contre le ministère Villèle. Cussy nous dit que Charles X « cria comme un charretier après ses chevaux », invectiva contre les ennemis du trône et menaça même d'abdiquer. » (Note de Christian Lançon)

(3) Le papier à lettres est ici de couleur verdâtre.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 27 janvier 33

Cher et divin ami,

Je me doutais bien que la dernière phrase – qui est une fameuse ânerie - n'était pas de vous. N'empêche, quels salauds ces gens-là !

Vous croyez qu'ils vont faire subir à mon article de la Revue des Vivants des modifications de ce calibre ? Mais là je proteste. Arrangez-vous. C'est tel quel que doit paraître l'article, ou pas du tout.

Je n'ai pas chez moi l'article de la N.R.F (1^{er} mai 1923). Mais il est facile de l'avoir à la Bibliothèque. Voulez-vous que je le demande pour un jour de la semaine prochaine où vous viendriez ?

Vous avez vu l'exposition du « nu féminin » à la Rue Royale. J'y suis allée mardi. Il y a de fort jolies choses qui m'ont d'ailleurs l'air d'être goûtées par les hommes plus que par les femmes – il n'y avait presque pas de femmes à cette exposition ; j'étais bien la seule et unique qui y allait sans être accompagnée.

Cette exposition vraiment ravissante me donne une idée. Moi aussi je suis mieux nue qu'habillée et si vous le voulez bien, quand il fera un peu chaud, nous irons au « cabanon » et vous ferez de moi un dessin. Il n'y a que vous au monde, vous comprenez bien, à qui je puisse demander cette gentillesse.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

28 janvier 33

Cher Monsieur,

Je pars après le 15 février pour le midi. Jusque là, il faut avoir fini de mettre sur pied ce chapitre sur « le point de vue artistique dans le Génie du Christianisme et

dans l'itinéraire de Paris à Jérusalem ». Je voudrais essayer de prouver ces deux choses :

1°) que Chateaubriand préfère l'art antique à l'art du Moyen-Age (même dans le Génie).

2°) que ses idées originales sont ses idées sur l'art antique.

J'ai relu ce que j'avais écrit en novembre. Cela me paraît mou, pas assez solidement bâti et affirmé. Tout est à refaire. (Et vous vous étonnez de mon goût pour reprendre les chaussettes ; c'est évidemment plus facile que de manier la plume. C'est vrai que, d'autre part, j'aime les choses difficiles.)

Je me demande si Mr de Luppé va être content ; en proclamant que Chateaubriand aime mieux l'art antique que le gothique, je laisse entendre, par la même occasion, que la thèse du Génie (supériorité de la religion chrétienne = supériorité de l'art et de la littérature chrétienne) n'est plus qu'une vaste entreprise de fumisterie. C'est mon idée vous le savez et jamais je ne changerai mes idées pour être en accord avec les Revues.

Une seule règle de morale : dire ce que l'on pense, sans souci de blesser, sans scrupule, surtout sans se soucier d'agir contre son propre intérêt.

Je pense qu'à Menton, je vais avoir un peu de loisir – tout le temps qui ne sera pas employé à jouer avec les vagues et à escalader la montagne – pour mettre sur pied ce chapitre sur votre style.

Vous n'allez pas disparaître entre temps, n'est-ce pas, doux ami ? Je veux vous retrouver à mon retour.

Ajoutons que l'absence n'a jamais nui à notre amitié ; vous seriez dix ans absent, vous me retrouveriez comme au premier jour.

Depuis ce 15 octobre 1927, inconnu ou connu, absent ou présent, je ne pense qu'à vous. J'imagine une seule catastrophe possible = que vous mouriez. Mais l'absence n'est pas une catastrophe.

Je ne sais pas si je vous « aime » à proprement parler. Si l'« amour » est synonyme de « désir », alors évidemment non. Je n'ai jamais « désiré » aucun homme dans ma vie et vous pas plus qu'un autre. Mais je vous ai choisi, ce que je n'ai pas fait avec un autre. Et ce « choix » est plus sérieux, plus fort que l'amour. Si je vous aimais au sens de « désirer », je pourrais concevoir que, sous certaines conditions, j'en « désirerais » un autre. Vous ayant choisi, je ne conçois pas que j'en choisirais un autre : ce serait dévaloriser mon sentiment, détruire par là même l'idée de « choix ». J'ajoute que votre physique tout en ne m'inspirant pas le désir irrésistible de vous sauter au cou (je puis résister ; je résiste même très bien) par contre, ne me déplaît pas.

Voilà. Soyez gai et faites attention que vos médecins ne vous envoient pas, prématurément, dans l'autre monde (1). Je n'ai vraiment aucune confiance dans cette engeance.

A vous,

Alice Poirier

Dîtes-moi, votre conférence à Figaro est-elle toujours pour le 10 février ? Je voudrais aussi savoir où trouver cet article d'Anne el Dey sur le « merveilleux » dans votre œuvre dont parlent les Nouvelles littéraires d'aujourd'hui.

Note:

(1) Montherlant fuyait les médecins qui sont décrits avec un humour féroce dans *Les Célibataires*, *La Rose de sable*, *Le Chaos et la nuit*, et *Un Assassin est mon maître*, notamment.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 29 janvier 33

(En tête de la lettre, Montherlant a inscrit un X à l'encre violette, à côté du mot BON encadré au crayon rouge)

Cher Monsieur,

Je suis bien ennuyée. Comment arranger ma vie ? Il n'y a qu'une solution admissible pour une femme: le mariage. Or, plus je songe au mariage, plus cette institution m'horripile, me fait hérissier dans tout ce que j'ai de meilleur en moi.

Me voyez-vous glissant tous les soirs, à la même heure, dans le même plumard, aux côtés de l'être choisi et désigné ? Ce serait à devenir fou. Comment résister à un tel océan de monotonie et de platitude ? Un idéal pour percepteur à la retraite ou pour bonniche en chaleur, le mariage.

La difficulté est que je voudrais tout de même vous avoir. De toutes mes forces. Vous avoir ne fût-ce qu'une fois.

Une fois ! Ne sentez-vous pas que ce serait l'idéal ? Pas dix, ni vingt, ni trente. Une fois pour *cette une fois* de vous.

Divin, voici donc ce que j'avais imaginé. Il est stupide d'essayer de vous mettre en cage ; je ne le veux d'ailleurs à aucun prix. Mais voici mon idée. Nous nous marierons à la mairie de Neuilly, un 20 avril (1) quelconque. Ensuite, nous ferions ensemble un voyage de noces, très court, quinze jours, huit jours même ce serait encore mieux, à mes frais ou aux vôtres, aucune importance. Ensuite, le point essentiel, rentré à Paris, nous nous ficherions royalement la paix, chacun dans notre coin. Puisque nous sommes assez riches, vous et moi, pour avoir chacun un appartement, pourquoi n'en profiterions-nous pas ? Là où tant d'autres se sont cassé le nez, pourquoi n'essayerions-nous pas une méthode nouvelle ? Est-ce qu'il serait par hasard fou de vouloir être sages tout seuls ? Goethe l'a dit, il est vrai, que c'était fou, mais je ne le crois pas et vous ne le croyez pas plus que moi.

Payer deux fois l'appartement, deux fois le gaz, deux fois le téléphone, deux fois l'eau chaude, ne croyez-vous pas que ce serait acheter encore à bon prix ce bien inestimable : avoir la paix ?

Ce serait le mariage si vous voulez puisque nous pourrions avoir des enfants et puisque je viendrais bien volontiers diriger votre maison le jour où vous inviteriez des amis. Mais ce ne serait pas la cohabitation dégradante, la jalousie et les tracasseries, l'infecte promiscuité du plumard et du vase de nuit.

Cher, je voudrais que vous examiniez ce projet au moins pendant dix minutes. Huit jours de turbin et d'embêtement pour vous. Mais pour moi, en revanche, la satisfaction d'avoir possédé, ne fût-ce qu'une fois, l'être que j'ai moi-même voulu et désigné ! Si vous saviez quel tonnerre de bonheur ce serait pour moi ! Avoir eu « ce que je voulais » ! Quelle paix éclatante pour le reste de ma vie ! Quel rayonnement, quelle tranquillité divine ! (note: en marge de tout ce paragraphe, Montherlant a inscrit un double zéro.)

P.S Dites-moi si vous voulez que je vous montre mon *Chateaubriand* avant de le proposer à Mr de Luppé. Mais je n'avance pas très vite. J'ai mal à la tête à rouler ainsi dans mon crâne ces projets d'avenir.

A vous,

Alice Poirier

Note (1) : le 21 avril est le jour de naissance de Montherlant

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 3 février 1933

Cher Monsieur,

L'inspiration sur Chateaubriand ne vient pas. J'aimerais mieux tout de suite commencer le chapitre sur votre style qui me dit davantage. Toutefois, si je ne produis pas ces vingt pages sur Chateaubriand, je ne puis pas non plus entrer en rapports avec le « Correspondant ». C'est ce qui m'y fait tenir, malgré tout. Mais, le temps se passe à lire les *Mémoires* de Saint-Simon et les *Essais de psychologie contemporaine*, par Bourget. Cela n'a rien à voir avec mon sujet.

Pauvre Chateaubriand ! Je l'ai bien oublié. Je me souviens, qu'au cours de l'été 1924, j'étais allée visiter son tombeau, au Grand-Bé. J'avais cueilli dans les haies une brassée de chèvrefeuilles en disant que ces fleurs parfumées, offertes par une jeune femme, devaient réjouir son ombre. Mais au moment où je faisais sur la pierre le geste de poser le bouquet, ce geste me parut vain. En même temps il me semblait entendre, dans le bruit des vagues, ces mots étouffés : « Jeune fille, je ne puis rien pour toi. Porte tes fleurs à un poète vivant ».

La phrase se grava dans ma cervelle. Un poète vivant ? Cela pouvait donc exister ? Jusque-là je m'imaginai que tous les poètes étaient morts. Mais je partis de Saint-Malo, en ce premier juillet 1927, la tête foisonnante de songes.

Cher Monsieur, que vous dire encore ? Si cela ne vous embêtait pas trop, maintenant que vous connaissez le chemin, je vous proposerais de venir une autre après-midi chez moi. Je vous parlerai de vous. Vous savez que le sujet est intarissable. Ceci me rappelle un mot de mon frère à qui je peignais, sous les couleurs les plus vives, mon entente avec vous : « Mais voyons, mon pauvre cul, comment veux-tu qu'il n'y ait pas entente ? Vous admirez tous les deux M. de Montherlant. » Ce mot venant d'un gosse - (ndlr : Paul Poirier, frère d'Alice, est né en 1904.) - qui a quatre ans de moins que moi et qui n'est pas docteur-ès-lettres puissance psychologique. Adieu, cher Monsieur. Je vous souhaite mille choses bonnes. J'irai mardi à la Bibliothèque ; voulez-vous quelque chose au sujet de votre article « De la religion et des passions » ?

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 février 1933

Cher Monsieur,

Téléphonez-moi à votre retour, voulez-vous ? Je vous ai appelé hier à plusieurs reprises : vous ne deviez pas être rentré.

J'ai envoyé l'article « Evolution » à M. Louis Gillet. J'ai joint une petite lettre- avec mon titre. Cela me ferait plaisir si vraiment la « *Revue des Deux-Mondes* » prenait cet article. Croyez-vous qu'il y ait quelque chance ? Et au cas d'échec, à qui nous adresserions-nous ?

Pour ce qui est de l'article « Chateaubriand », il me rase toujours furieusement. Tout de même, je m'obstine. Quand on a une petite chance de pénétrer dans une Revue, il ne faut pas la laisser passer.

Ce mélange d'indifférence et de désir en moi.

Il est bien évident que je voudrais qu'on parle de moi, qu'on vante mon talent, mon intelligence, etc... Mais en même temps, je pousse le je-m'en-foutisme jusqu'à négliger d'envoyer mon livre aux Revues, et jusqu'à avoir des crises de gaieté quand vous perdez mes manuscrits. Le savez-vous ? Cette thèse m'a coûté 7 ans de sueurs intellectuelles et de luttes ridicules, si vous m'aviez demandé, quand elle était encore en manuscrit de la brûler devant vos yeux et de vous suivre, eh bien ! je l'aurais fait. Pas une seconde, pas un quart de seconde d'hésitation. Il ne me manque que « l'unum necessarium ». Si je vous avais – vous et pas un autre – je prendrais aussi mes livres au sérieux, je m'y intéresserais véritablement. Mais le moyen de me tromper moi-même et d'aller proclamer qu'une vie de femme peut se suffire avec des bouquins ?

Quel jour votre conférence à Figaro ? (sic). Je crois qu'elles sont réservées aux abonnés. Il faudrait donc que vous m'envoyiez un laissez-passer si vous voulez bien que j'y vienne. Une conférence, cela me convient assez parce qu'on n'a pas besoin de parler aux auditeurs. La solitude ! Connaissez-vous un être qui l'aime autant que moi ? Un poète, un jardin et un chat, vous ai-je écrit un jour. Remarquez que le poète est perpétuellement absent, que le jardin est loin lui aussi, et que le chat est indifférent.

C'est toujours la solitude. Comme les grands espaces obscurs de cette église Sainte-Clothilde où je vais quelquefois le soir, après la Bibliothèque, quand il fait nuit dehors et que les cierges sont éteints. (1)

A vous. Savez-vous le nom que je vous donnais en 1928, dans le premier éclat de mon amitié pour vous ? Je vous appelais « le Désiré ». J'ai dans mon tiroir une petite collection de lettres 1928-1930, envoyées à des amies et où il n'est question que « du Désiré ». C'est drôle que ce nom qui est le vôtre depuis si longtemps, je ne vous l'aie jamais dit.

Alice Poirier

Note :

(1) Un trait tracé par Montherlant à l'encre violette avec le mot *vu* le long de ce paragraphe.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger. Poste restante 11-2-1933

Chère Mademoiselle,

Vous me proposez de venir à Neuneu (savez-vous que Neuilly s'appelle « Neuneu » en parisien ?) chez vous, et, pour m'allécher, vous me prévenez que vous « me parlerez de moi ». Bravo !

Je vois que vous savez parler aux hommes de lettres. Mais je suis à Alger, où il fait 20° à l'ombre, et ne sais quand reviendrai.

Mettons avril.

Allez-vous toujours dans le Midi ? au Maroc ?

Je suis ennuyé que vous ne vous sentiez plus inspirée par « notre grand hypocrite national » (1) (Stendhal dixit). Mais c'est peut-être signe que chez vous l'âme est plus pure. Quelqu'un qui a aimé trop le divin vicomte n'a pas l'âme tout à fait pure.

Avez-vous envoyé l'article à M. Gillet (Louis) (2) 17 rue Bonaparte. Je parie que non.

Je crois que vous feriez bien de finir votre Chateaubriand et de porter les 2 études à M. de Luppé (3). Pour mon style, il faudrait que je vous rédigeasse quelques remarques.

Vos deux lettres précédentes étaient pleines de folies. N'oubliez pas que nous sommes sur le plan amitié. Le plan amour m'assomme et me semble ridicule. Vous auriez rapidement le sort de Dominique si vous aviez l'inconcevable maladresse de le laisser se substituer à l'amitié.

AMICALEMENT

MONTHERLANT

Notes

(1) Chateaubriand

(2) Louis Gillet né à Paris le 11 décembre 1876 et mort à Paris, le 1^{er} juillet 1943) est historien d'art et historien de la littérature française. Il écrit également pour la *Revue des deux Mondes*, où il est spécialiste des questions artistiques. Le 21 novembre 1935, il est élu à l'Académie française.

(3) Albert comte puis marquis de Luppé, (1893-1970), docteur ès lettres, homme de lettres, critique, spécialiste du XVIII^{ème} siècle et des romantiques.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 12 février 1933

Cher petit étalon, je suis surprise que vous ne soyez pas rentré. Non que je « souffre » de votre absence (vous savez bien que vous me donnez le maximum de plaisir étant loin) mais je me dis que vous êtes peut-être malade et je suis empoisonnée à cette idée.

J'ai moi-même attrapé la grippe en passant la journée de jeudi à étendre le fumier dans mon jardin. Activité que je juge pour le moins aussi indispensable que la mise au point de mes articles.

Mais c'est peut-être seulement le soleil qui vous a retenu à la campagne. Quelle jolie chose ! Et comme je l'aime ! J'ai toujours eu plus de plaisir à la compagnie du soleil qu'à celle des hommes. Vous excepté.

D'ici quelques jours, je vais avoir fini ce Chateaubriand. J'en enverrai une copie à M. de Luppé, comme convenu. L'autre, je vous l'enverrai à vous – à titre de curiosité, simplement. J'aimerais que vous vous rendiez compte que les idées artistiques de Chateaubriand ne sont pas si bêtes. Notamment ses idées sur l'art antique dans L'Itinéraire qui sont tout à fait neuves pour l'époque, vous verrez.

Il y a huit jours que j'ai envoyé à M. Louis Gillet mon article sur vous et je n'en ai toujours pas de nouvelles. Que faire ?

Avez-vous toujours envie de vous marier, noble ami, ou y avez-vous définitivement renoncé ?

Bien sûr, vous n'auriez que l'embarras du choix, étant donné la pénurie des étalons dont nous souffrons actuellement. Pénurie qui se complique encore (dans mon cas) par un singulier entêtement. Je ne veux que ce que j'ai choisi moi-même – ou rien. Je me dis que vous retirerez du mariage la joie d'avoir des enfants. Et puis aussi cette certitude d'une amie sûre qui pourrait devenir utile (ou même indispensable) dans les moments de peine. **Mais ces avantages valent-ils d'être empoisonné par mille tracasseries, d'être gêné dans tous vos mouvements, gêné peut-être même, qui sait ?, dans l'accomplissement de votre œuvre ? Je pense comme je vous l'ai déjà dit qu'il n'y a qu'un remède aux inconvénients du mariage – et c'est l'absence.**

L'absence considérée non comme une peine et un ennui mais voulue au contraire avec joie, érigée en système, en règle de vie, comme le seul fondement d'un bonheur possible avec vous. Je suis persuadée étant donné votre caractère, que la seule façon d'obtenir de vous ce que vous pouvez donner d'amour, c'est de vous ficher la paix. Est-ce impossible ? (note : Montherlant a ajouté à cette phrase : *(Intelligent)*. (1)

Bonjour, petit étalon. Mon frère doit faire le mois prochain une période de trois semaines comme lieutenant de réserve et je pense que nous allons profiter de ce moment pour aller dans le midi. Toujours ce soleil et ces fleurs dont je suis grisée ! **Si seulement ça pouvait suffire !** (2)

Alice Poirier

Note

(1) Un trait vertical en marge de la lettre tiré par Montherlant.

(2) Idem pour cette dernière phrase.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 février 33

Cher Monsieur,

Si vous aviez attendu seulement une dizaine de jours pour partir, cela ne nous aurait pas gênés. Mais maintenant ! M. Gillet a toujours mon article et il ne donne pas de nouvelles. Je n'ai pas reçu non plus les épreuves de la Revue des Vivants : l'article n°1 risque donc de paraître avec des âneries et des non-sens et l'article n°2 risque de ne pas paraître du tout. Enfin, c'est votre affaire. Moi, je garde les articles en tiroir et je ne m'en occupe plus.

Je ne sais quand nous partirons pour le midi. Pas avant le 15 mars, certainement. Je voudrais aussi envoyer ma thèse à quelques journaux, mais lesquels ? Si vous aviez été ici, je vous aurais demandé conseil.

Vous me parlez, cher Monsieur, du « plan amour » et du « plan amitié ». Mais vous savez bien que, pour conserver votre amitié, je sacrifierais tout, même l'amour. L'amour avec un autre, cela va de soi : comment en aimerais-je un autre ? Mais l'amour même avec vous. Et c'est ici justement que la chose me paraît grave. J'aurais bien voulu des enfants avec vous, vous le savez, et l'idée que je n'aurai rien reçu de ma vie, absolument rien, (et la mort comme perspective d'avenir) me paraît salement triste.

Mettez-vous un instant à ma place, cher petit étalon, et dites-moi : qu'est-ce que vous feriez si vous étiez moi ? Répondez par avion pour que je reçoive la réponse plus vite.

A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 24 février 33

(Un grand X violet tracé par Montherlant en haut de cette lettre.)

Cher petit étalon, je vous envoie mon Chateaubriand. Inutile de le renvoyer. Vous le garderez ou vous en ferez du papier de cabinets.

Je suis tout de même passée à cette « Revue des Vivants » pour leur demander mes épreuves. J'ai bien fait n'est-ce pas ?

Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Que feriez- vous si vous étiez à ma place ? Si vous aimez un jeune homme, qui vous aime aussi, approuveriez- vous l'attitude volontairement monastique du jeune homme ?

Est-ce que vous ne trouveriez pas plus gentil et plus simple d'avoir des enfants ensemble ?

A votre place, certainement, je céderais. Je ferais trois ou quatre phrases splendides sur le risque que je cours, sur la grandeur qu'il y a à courir un risque, sur mon élan, sur ma générosité, sur mon *imprudence divine*. Ensuite, je céderais. (1) (2)

Amicalement,

Alice Poirier

Notes :

(1) Montherlant a barré le mot **divine**, a posé un point après **imprudence**, a barré **ensuite**, ce qui donne : « sur ma générosité, sur mon imprudence. Je céderais. » (Et il a ajouté ensuite à l'encre violette : *(Ceci est assez bon)*.)

(2) Un trait vertical violet de Montherlant en marge de ce paragraphe

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

28-2-33

Chère Mademoiselle,

Par quels mots assez ténus répondre à vos questions sentimentales ? Je vous ai dit cent et mille fois que je ne me marierai pas. Alors quoi ? La liaison ? Vous voulez que je vous fasse un enfant sans vous épouser ? (en fait de mots ténus, hum...). Ces grosses bêtises ne se font d'ordinaire que dans un entraînement de passion, qu'il faut bénir le ciel de n'avoir pas.

Mais je constate avec un peu d'impatience que décidément l'amitié homme-femme semble impossible. Avec plusieurs jeunes filles je l'ai tentée ; elle s'est soutenue un certain temps ; et toujours cela a fini par crise de nerfs de la jeune fille, insultes, etc... J'étais un monstre, de n'avoir pas encore couché avec elle. Je croyais, j'espérais que vous étiez totalement dépourvue de ces rêveries vulgaires.

Enfin, continuez d'être discrète et je vous le pardonnerai.

Dans une quinzaine j'écrirai à M. Gillet.

Mais dites-moi tout de suite si vous n'avez pas reçu d'épreuves de la Revue des Vivants ; je les relancerai. Quant à votre généreuse pensée, de donner enfin des exemplaires de votre ouvrage à la Critique, je crois qu'il vaudra mieux attendre que je sois rentré pour la mettre à exécution. Mais je vous prédis beaucoup de déboires, et,

à vous voir une pointe d'humeur pour les lenteurs apportées à la publication de vos deux articles, je doute que vous les acceptiez avec la sublime indifférence qui est la seule arme à opposer à la canaille littéraire.

Bien à vous.

Montherlant

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 4 mars 1933

Cher Monsieur,

Pourquoi m'écrivez-vous des énormités de ce calibre ? En fait d'histoire de chat, ça dépasse tout ce que vous avez jamais dit. Et absolument dénué de fondement. Bien certainement non, je ne veux pas de « liaison ». A aucun prix et sous aucun prétexte. Ce que je veux, c'est votre amitié – comme maintenant – ou bien, alors, que nous nous épousions. Il n'y a pas à sortir de ces deux alternatives-là. En vous donnant mon amitié, je vous rends content – et je me rends contente moi-même par ricochet. Si nous nous épousions, c'est vous qui me rendriez heureuse. Quant au « flirt » (baisers, caresses...) cela non plus je n'en veux pas. C'est de la saloperie et de la niaiserie en même temps de se toucher si ce n'est pas dans l'intention d'avoir des enfants ensemble.

Je m'étonne de cet abîme d'incompréhension en vous. Que je tende au mariage, en mon état virginal, quoi de plus naturel ? Pourquoi supposer des abominations ? Quant à vous traiter de « monstre » parce que vous n'avez pas couché avec moi, ô mon pauvre ami ! Quand je vous aime justement pour votre réserve ! Quand c'est justement votre gentillesse, votre honnêteté, qui est le fondement de mon amitié pour vous ! Croyez-vous que si j'étais un homme, je coucherais avec une jeune fille honnête que je n'aurais pas épousée ? Mais cela va tout à fait à l'encontre du sentiment de l'honneur, de la noblesse. Comment pourrais-je faire une chose pareille et comment pourrais-je vouloir que vous (que j'estime et que j'aime) vous la fassiez ?

Je suis bien passée à cette Revue des Vivants. Ils m'ont envoyé les épreuves la semaine dernière. Je me demande si l'article a paru. La Revue est toujours un peu en retard.

Je suis plongée dans la lecture de votre œuvre – ceci en vue de mon chapitre « style ». Vous verrez que cela sera bien, que je vous ferai aimer, admirer. Quand revenez-vous ? Je fais aussi des plantations de fraises et de framboises dans mon jardin – ceci dans l'espérance que vous les mangerez.

Savez-vous que j'ai touché mes droits d'auteur pour ma thèse ? 850 francs, exactement. Je pense que si vous donniez de votre côté la même somme, nous pourrions peut-être faire ensemble un petit voyage. D'amitié, s'entend. Croyez-vous qu'on puisse aller loin à deux avec 1700 francs ? Je veux absolument employer mon argent à m'amuser. Garder ça dans un tiroir quand ça peut se changer en soleil et en joie est une ânerie.

J'aimerais alors encore mieux en faire cadeau à un confrère dans la mouise.

Bien amicalement à Vous, et croyez bien que l'amitié homme-femme est possible.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

10 mars 1933

(Un X violet de Montherlant en tête de la lettre)

Cher petit étalon, un grand merci pour votre note de « Figaro ». J'ai bien ri en voyant que ma thèse avait fait du « bruit ». Pourvu que les lecteurs de « Figaro » le croient.

Pour ce qui est de la « Revue des Vivants », ne vous inquiétez pas ; j'ai corrigé les épreuves, et j'ai bien insisté pour qu'on tienne compte de mes corrections. La Revue paraît, je crois, vers le 12. J'ai envoyé il y a une dizaine de jours mon article à M. de Luppé et il fait le mort lui aussi, comme M. Gillet. Cela ne me fait d'ailleurs rien. Je me dis seulement que si j'avais à gagner mon bifteck, plutôt que d'écrire des articles, je vendrais des violettes dans la rue.

Cher petit étalon, c'est vrai que vous avez cru que je voulais devenir votre maîtresse ? Je n'en reviens toujours pas de cette folle imagination-là. Je me suis certainement exprimée maladroitement. J'avoue que j'ai toujours voulu faire de vous mon époux, et ceci depuis 1927 (c'est même pour cela que j'ai voulu vous connaître). Mais votre maîtresse, ce serait bien idiot de ma part. D'abord je veux des enfants, et vous savez mieux que moi que lorsqu'on est amants, loin d'en vouloir, on fait justement tout ce qu'on peut pour les éviter (1). Et puis – raison primordiale – je suis persuadée que vous m'aimez plus, que vous me donnez plus de vous-même en ma qualité d'amie que si j'étais votre maîtresse. Alors, à quoi bon ? Qu'est-ce que j'y gagnerais ? Je ne pourrais vouloir cette chose que si j'y gagnais du côté tendresse, affection. Mais comme ce serait, avec vous, tout juste le contraire, vous pensez bien que ce n'est pas intéressant. Par contre si vous étiez mon époux et si vous me donniez des enfants, je crois que vous m'aimeriez encore mieux qu'aujourd'hui. C'est pourquoi j'insiste. Mais n'ayez aucune crainte. Je voudrais vous convaincre (intelligemment). Je ne veux pas vous séduire. Et puis, en m'exprimant, je me délivre en partie de ce qui m'obsède ; je le fais de façon plus noble que si je vous sautais au cou. Mes lettres, volontairement datées et signées, seraient autant d'actes d'accusation contre moi au cas (d'ailleurs parfaitement improbable) où j'en aimerais un autre.

Affectueusement à vous,

Alice Poirier

Si nous partons pour Menton, ce sera autour du 20 mars ; nous y serions donc encore pendant la 1^{ère} quinzaine d'avril. Je pense qu'au cas où vous reviendriez d'Alger à ce moment, vous pourriez peut-être avoir l'extrême gentillesse de passer par Menton au lieu de passer par Marseille. Alors, vous me demanderiez à l'Hôtel du Louvre et je vous parlerais de votre style face à la mer. Et puis quelle joie ! La mer avec vous ! Les oliviers avec vous ! Tout le cher midi « et sa jeune chaleur ventilée » avec vous !

Note :

(1) Un trait vertical de Montherlant dans la marge à côté de tout ce paragraphe

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

18/3/33

Cher petit étalon, nous serons jeudi prochain à Menton, et nous y resterons sans doute jusqu'à Pâques. Est-ce que vous ferez passer votre chemin de retour par Menton ? Ce serait certainement gentil de votre part.

Dites-moi, petit étalon, il y a un mystère en vous. Comment pouvez-vous avoir de l'affection, de l'amitié pour moi (je ne doute pas de votre affection) et en même temps vous désintéresser complètement de mon sort ? Comment pouvez-vous m'aimer et

en même temps vous refuser absolument à ce que je sois heureuse grâce à vous ? Si je m'attachais à un autre homme comme je me suis attachée à vous, vous auriez du chagrin, n'est-ce pas ? Alors, alors ?

Au revoir, cher ténébreux. Voici mon adresse jusqu'à Pâques : Menton, Hôtel du Louvre, Alpes-Maritimes. Et venez, si vous voulez me faire plaisir.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

28 mars 33
Menton,

(En tête de la lettre, un X inscrit par Montherlant)

Cher petit étalon, est-ce que vous ferez passer votre voyage de retour par Menton ? Voilà des années que je poursuis ce rêve : vous voir ailleurs qu'à Paris. Je vous promets pour vous aguicher, que j'ai des choses à vous dire sur votre Style et qui vous combleront d'un orgueil légitime.

J'ai retrouvé le soleil et je lis Sénèque assise sur la pointe d'un rocher, les pieds dans la mer. Il y a des jours où la lumière, les fleurs et les eaux me suffisent. Mais il y en a d'autres où je me dis : « si le petit étalon était en ce moment près de moi, il me traduirait ces passages que je ne comprends pas bien. »

Douce amitié, savez-vous ce qu'elle m'apporte de si précieux ? La certitude que vous m'aimez autant que je vous aime, que ce sentiment que j'ai pour vous est le même – exactement le même – que celui que vous avez pour moi. L'idée que de nous deux c'est moi qui aimerait (sic) davantage, dès qu'elle se présente à mon esprit me paraît fausse, radicalement fausse. (1) (Note: en marge, Montherlant a écrit « Voici qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer ») **Pourquoi ? Je ne saurais le dire mais j'en suis persuadée. C'est d'ailleurs ce qui explique que nos tiraillements,** loin de nous éloigner l'un de l'autre finissent toujours par une entente, par un accord plus profond. Comment as-tu (2) pu douter de moi ? C'est que nous sommes, au fond, merveilleusement d'accord. Un même idéal de franchise et de propreté morale. Et cette certitude bonne que pour des héros (nous sommes des héros !) quoi qu'il puisse arriver, il n'y aura jamais de « drame ». Sur ce terrain-là comment ne nous entendrions-nous pas ?

J'ai amené Khosroès (le chat d'Alice) à Menton pour lui trouver un époux – Menton est la ville des chats. Deux ans que cette pauvre bête n'a pas fait l'amour ! Cela doit être long pour un chat. Et puis ça m'embête quand les gens ne font pas l'amour.

Je n'ai jamais pu regarder un curé sans rire.

A vous,

Alice.

Menton. Hôtel du Louvre, Alpes-maritimes

Notes :

(1) Passage que Montherlant a biffé

(2) Premier tutoiement !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton, 1^{er} avril 33

Cher Monsieur,

Un cas de conscience : comment peut-on être communiste et en même temps partisan de types dans le genre d'Hitler et de Mussolini ? C'est mon cas et il paraît

que je me contredis. Se contredire ! C'est toujours ça que les gens vous opposent croyant vous enfoncer !

Je crois qu'on peut très bien être communiste et en même temps partisan de la dictature. Est-ce que Lénine n'était pas un dictateur ? Que les théories d'Hitler soient idiotes, je le veux bien, mais il a le rare mérite d'avoir rallié à ces théories les 9/10 èmes de ses nationaux.

Que cinquante millions d'individus tirent dans le même sens, qu'ils frémissent du même enthousiasme, qu'ils soient prêts à se faire tuer pour le même idéal, ce n'est pas rien, cela. C'est ce qui fait la grandeur d'un pays. Quiconque a un peu le sens du patriotisme ne peut qu'approuver.

C'est ce qui explique mon haussement d'épaules, mon indignation quand j'entends dans ce pays-ci, les gens se faire gloire de « ne pas pouvoir supporter la dictature » ! Les fameux exemplaires de crétins ! Heureusement qu'ils se vantent à tort. Ils ont supporté Napoléon pendant vingt ans.

Je préférerais un dictateur de gauche à un dictateur de droite. Les idées de droite, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont périmées. N'empêche, un dictateur de droite vaudrait encore mieux que notre gâchis d'aujourd'hui. Le désordre, les abus, le gâchis partout, c'est cela que vous voulez que j'admire ? La dictature n'est pas seulement la meilleure façon de gouverner ; c'est la seule.

Je voudrais connaître vos idées là-dessus.

Cher petit étalon, je sens que je devrais vous offrir quelque chose pour vous attirer à Menton. Mais quoi ? Voulez-vous que nous vous cherchions en auto à votre arrivée à Marseille, papa et moi ? **Voulez-vous que je vous promette de ne jamais avoir de « crise de nerfs » comme vous dites ? (Promesse pour moi trop facile ; mon système d'héroïsme me défend d'être « faible »).**

Voulez-vous ma petite croix en diamants ? (1) (Comme souvenir bien entendu ; j'espère que vous ne la mettriez pas au clou).

Au revoir, doux et charmant ami.

Faites une prière (il est déjà minuit) pour demander à Dieu si vous devez vous marier ou non. Moi, de toutes façons, j'ai votre amitié. C'est la moitié de ce que je veux. Et la belle moitié, celle à laquelle j'attache le plus d'importance. Cela ne vous fâche pas, petit étalon, si je vous avoue que mon amitié pour vous est plus grande que mon amour ?

Alice

Note

(1) Montherlant a tiré un trait dans la marge face à ce paragraphe.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger, 7.4.33

Chère Mademoiselle,

Vos projets de me voir à Menton sont très illusoires, car je dois rentrer par l'Espagne, et le Midi ne sera pas mon chemin.

Vous faites bien de lire Sénèque : c'est une bonne tête, un peu phraseur à la romaine, mais bonne tête.

Vous êtes toujours vêtue de candeur et de lin blanc. Vous m'avez écrit il y a un mois des choses à faire dresser les cheveux sur la tête, d'audace ingénue. Vous

m'offrez à présent une croix en diamants. Gardez-la moi pour quand (après votre révolution), j'émigrerai comme mes grands-pères, et chanterai à Londres dans les rues.

J'ai écrit il y a 3 semaines à M. Gillet, lui disant avec toute l'amabilité dont je suis capable de vous renvoyer votre étude. Il m'a répondu ne l'avoir pas encore lue, mais croire qu'elle ne « convenait pas au genre de la revue ». Il est possible qu'elle puisse paraître (mais pas tout de suite) à la R. Hebdomadaire car je crois m'être à ½ réconcilié avec cette revue, avec laquelle j'étais brouillé.

Echos de votre article dans la Revue des Vivants. **Epouvante** du bibliothécaire de la Nationale d'ici, homme fort lettré et distingué : « Mais c'est un article qui peut vous faire du tort ! Comme s'il n'y avait en vous que ce côté primitif ! » C'est vous rapetisser et vous simplifier d'une façon ! etc... » Je l'ai un peu calmé en lui disant que c'était un chap. d'un livre. Il a dit alors qu'il aurait fallu l'indiquer en note, et j'ai eu le même son de cloche d'une autre personne.

Cette indignation était curieuse pour moi, qui, vous le savez, connaissais et estimais votre étude. Elle me confirme une fois de plus que les réactions des gens à nos écritures sont les plus imprévues, les plus saugrenues, souvent les plus contraires à ce que nous attendions. Si nous savions ce que les gens pensent quand ils nous lisent, même nos admirateurs, je crois que nous poserions la plume, ou plutôt, continuant d'écrire, ne publierions plus.

A vous

M/

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 avril 1933
Menton

Cher Monsieur,

Je vous remercie pour votre lettre, et de prendre si gentiment mon parti à propos de cette étude de la Revue des Vivants. Vous avez raison : ce chapitre « Simplicité » ne doit pas être séparé de l'autre chapitre « Complexité » ; dans le livre, il se feront pendant, comme les deux colonnes d'un fronton. Ne vous avais-je pas dit moi-même que morceler mon livre en articles dans les Revues, ne me paraissait pas très malin, que nous risquions d'en fausser l'impression d'ensemble ? Vous voyez c'est ce qui est arrivé : votre bibliothécaire d'Alger s'est mépris du tout.

Dîtes-moi, j'ai une idée. Je voudrais profiter de ce que la Revue des Deux Mondes nous refuse mon article pour faire sauter les trois dernières pages. Il y a longtemps que je les ai sur le cœur, ces pages-là. Est-ce que vous me permettez de les enlever ? Je les remplacerai par 2 ou 3 pages sur l'héroïsme, en m'inspirant de cette note dans Mors et Vita sur les « Volontaires à la guerre » et qui est vraiment très bien. Mon article gagnerait en beauté, en unité, et vous aussi, j'en suis sûre, vous y gagneriez.

Ce revirement vers les partis de droite qui a l'air de vous gonfler si fort, est du plus triste effet.

Si vous pouvez donner mon article à la Revue Hebdomadaire, je serais très contente, mais je vous supplie encore une fois de me laissez faire ces corrections.

A propos, la Revue des Vivants vient de m'envoyer un chèque de trois cents francs. J'étais stupéfaite et j'ai tout d'abord pensé à renvoyer l'argent. En fin de

compte, je l'ai gardé, me disant que nous en aurions peut-être besoin plus tard pour l'impression du livre.

Cher petit étalon, je vous souhaite de bonnes fêtes de Pâques, et un anniversaire ensoleillé. Vous souvenez-vous que c'est à l'occasion de votre anniversaire que je vous ai envoyé ma première carte en 1928 ? « Pour le 20 avril, joie et bonheur ». C'est vrai que je vous ai écrit des choses « à faire dresser les cheveux sur la tête » ?8

Si je me souviens bien, je vous ai dit que je voulais vous avoir, ne fut-ce qu'une fois. Strictement exact. La seule chose qui m'intéresse dans le mariage, je vous le jure, c'est la volupté. Gâtée par la vie, j'ai eu tout ce que je voulais, voyages, loisirs, instruction, etc...etc... Il n'y a que cette chose-là que je n'ai jamais eue. Et je la poursuis avec furie. O magnifique passion quand pour 20 minutes de vous (une seule fois, je vous le jure) je serais capable de brûler toute ma vie, comme sur un bûcher. (1)

A vous,

Alice Poirier

Nous rentrons probablement à la fin de la semaine prochaine. Téléphonnez-moi quand vous serez de retour.

Note :

(1) Montherlant a tracé un trait vertical dans la marge face à tout ce paragraphe mais a annulé au crayon rouge toute la dernière phrase « O magnifique passion etc... » en inscrivant le mot VU.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Paris, 21 avril 33

Cher petit étalon,

Je me suis levée exprès ce matin au milieu de la nuit (huit heures moins cinq) (sic) pour vous téléphoner et vous souhaiter une bonne fête ; malheureusement, j'ai pu me rendre compte que vous n'étiez pas à Paris. Où avez-vous fêté le 21 avril ? (C'est aussi l'anniversaire de Khosroès et celui de Hitler (1). Troublantes coïncidences...) En Camargue ? Au Montserrat ? L'Espagne est bien le seul pays au monde où j'aimerais voyager à nouveau. La côte d'azur est à vomir avec ses architectures prétentieuses et les tristes spécimens d'humanité qui évoluent le long de ses plages.

Cher et charmant ami, je m'aperçois qu'avec les 900 francs de produit de thèse et les 300 fr. d'article de la Revue des Vivants, ma fortune s'élève aujourd'hui à 1200 fr. Si vous donniez autant, cela nous ferait ensemble près de 2400 et nous pourrions faire à nous deux un petit voyage d'amitié, ce qui me plairait infiniment. Et vous, est-ce que cela vous plairait ? Mes parents qui ont une entière confiance dans vos instincts chevaleresques, ne feraient aucune difficulté pour nous laisser partir ensemble. (2)

La Revue des Deux-Mondes m'a renvoyé mon article et me conseille de le donner à un hebdomadaire littéraire. Mais vous savez que j'aimerais mieux le donner à une Revue, l'article est vraiment trop long pour un hebdomadaire. De toutes ces choses, il faut absolument que nous parlions à votre retour. Téléphonnez-moi et voyons-nous. Je suis toujours plongée dans mon Sénèque. Une idée m'a plu tout particulièrement : « *Cogitate...cui magno nihil magnum est* » (3) Je l'ai comparée à la phrase de René Quinton (4) : « *Il n'y a pas de drame pour le héros* ». (Ceci est souligné par Montherlant).

C'est extraordinaire comme je sens cela. Est-ce que vous aussi, vous le sentez ?
Etre assez puissante pour garder sa sérénité, quoi qu'il arrive. L'Athéna du
Parthénon, brûlante de passions dans son intérieur mais calme cependant **et avec
sur ses lèvres l'imperceptible sourire des dieux.** -(souligné par Montherlant) -

La difficulté de ce système que j'ai fait mien si profondément, c'est que me rendant
insensible aux « tourments » de l'âme et à tous les ridicules désespoirs
sentimentaux, il se pourrait qu'il me rendît également insensible au plaisir.

**Ce plaisir, vous le savez, je l'ai poursuivi depuis six ans et je le poursuis encore
avec une patience, un talent, une obstination, une frénésie, qui me rendent digne de
l'obtenir un jour.** (5) Mais qu'est-ce donc de l'obtenir si je sais à l'avance que je n'en
tirerais aucune joie ?

A vous,

Alice

Notes :

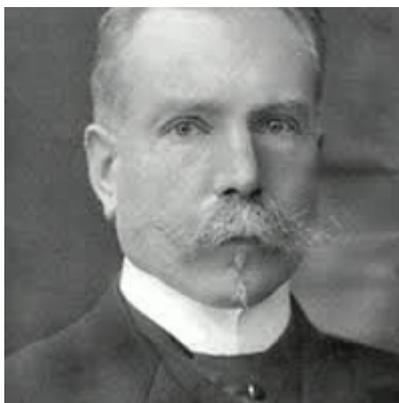
(1) Montherlant est né un 20 avril comme Hitler mais a toujours voulu faire croire que sa date de naissance était le 21 avril (1895)

(2) Alice est âgée de 33 ans !

(3) *Cogitate... cui magno nihil magnum est.* Ce mot de Sénèque est extrait de la lettre VIII (5) à Lucilius. La phrase complète, qui donne tout son sens au commentaire de Poirier, est : *Cogitate nihil praeter animam esse mirabile, cui magno nihil magnum est.* Il vaut la peine de noter que Montherlant traduit et commente cette phrase dans sa *Lecture de Sénèque* de 1968 : « Rien n'est plus remarquable que l'âme. Quand elle est grande, rien n'est grand auprès d'elle. » On comprend l'éblouissement des premiers chrétiens, lorsqu'ils ont lu cela. " (*Le Treizième César*, de Montherlant, p. 85). (Note de Pierre Duroisin).

(4) **René Quinton**, né le 15 décembre 1866 à Chaumes-en-Brie et mort le 9 juillet 1925 à Grasse, est un naturaliste, physiologiste et biologiste français. Autodidacte, il élabora une théorie sur l'origine et la nature marine des organismes vivants. Populaire pendant sa vie, ses travaux furent rapidement remis en cause par les progrès de la biologie. L'ouvrage de Quinton que Montherlant affectionnait, les *Maximes sur la guerre*, écrit en 1918 ne fut édité qu'en 1930, ce qui explique que les allusions à Quinton, qu'on voit dans le *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, ne s'y trouvent qu'à partir de la version revue, de 1932, publiée dans *Mors et vita*, et pas dans la version originale. Qu'Alice Poirier cite Quinton en 1933 doit être l'effet de la lecture qu'elle n'a pas manqué de faire, l'année précédente, de *Mors et vita*.

(5) Un trait vertical de Montherlant dans la marge face à ce paragraphe.



René Quinton 1866-1925

Henry de Montherlant à Alice Poirier

27-4-33

Chère Mlle,

Un petit mot en hâte, car je pars tout à l'heure pour l'Espagne via Oran. Je vous envoie le texte car tiré de la nouvelle édition de la Relève : rien de mieux pour votre chapitre sur le style. Quant au livre même (sur moi) voici l'épigraphe que je vous supplie de lui donner : « Tout passe en un jour, le panégyrique et l'objet célébré. » (Marc-Aurèle.)

A bientôt

Montherlant

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, le 30 avril 1933

Cher petit étalon,

N'oubliez pas, sitôt rentré, de vous précipiter sur mon numéro de téléphone (Maillot 53-44). Il faut absolument que vous veniez à Neuneu.

Savez-vous qu'une de vos admiratrices m'a écrit à la suite de mon article de la « Revue des Vivants » ? Il s'agit de Anne El Dey, dont j'avais bien souvent rencontré la signature dans vos Argus. J'étais très contente de recevoir une lettre où l'on vous comblait des éloges les plus enthousiastes et les plus tendres tout en ajoutant – ce qui me rassurait – qu'on ne vous avait jamais vu. J'ai répondu à la dame avec toute l'amabilité dont je suis capable. Même je lui ai caché ce qui m'apparaissait, en elle, de plus ravissant (qu'elle habite Tunis, ce qui m'évite d'être empoisonnée).

J'ai reçu aussi une autre lettre – de Mr Louis Gillet. Il me dit « votre ami » en parlant de vous, ce qui me paraît délicieux et il me demande si vous êtes de retour. Il me dit aussi que mon article lui paraît trop littéraire, qu'il aimerait mieux quelque chose de plus simple, un portrait de vous, quelque chose de biographique ou d'anecdotique. Enfin, il me demande de parler avec lui à ce sujet. J'ai répondu que je voulais bien et je lui ai demandé de me fixer un jour. Vous croyez que c'est bien ?

Je lis maintenant les 12 Césars, de Suétone, qui est magnifiquement entraînant. Quand on voit des choses pareilles, c'est à désespérer d'être chrétien. Quelle diminution, ce christianisme ! Comme nous sommes pusillanimes !

A vous, charmant ami. Je songe à vous avec joie et gentillesse. Savez-vous ce que vous m'avez apporté de plus exquis ? Je n'ai jamais souffert à cause de vous. Je le dis avec fierté pour moi et gratitude envers vous. On a vraiment trop bafouillé de sottises sur la « souffrance » en amour ; on l'a trop représentée comme quelque chose de « distingué ». Je pourrais souffrir à cause de vous, mais seulement s'il vous arrivait des embêtements. Sans cela pas. A vous.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 mai 33, Neuilly

Petit étalon,

J'ai bien reçu votre lettre rapide et les épreuves corrigées de la Relève du Matin. Il y a quelques corrections qui sont malheureuses ; je vous dirai lesquelles en vous voyant.

Si vous êtes de retour, vous viendrez bien une après-midi de la semaine prochaine ?

Neuilly est adorable en ce moment et vous y êtes en 20 minutes avec le U ; vous me direz par téléphone le jour qui vous plairait le mieux. J'ai tant de choses à vous dire ! Chaville aussi est gentil; nous avons fait abattre les cabanes en bois et construit une deuxième maisonnette à la place. Vous verrez tout cela. Et vous mangerez des framboises.

Je vous avais rapporté 12 citrons de Menton pour votre fête mais à la fin d'attendre vainement votre retour, ils commencent à se recroqueviller de tristesse.

Bonsoir, puits de délices. Voulez-vous un petit chat ? Khosroès, qui a flirté avec trois chats de la côte d'azur – un blanc, un noir et un jaune – commence à arrondir.

A vous

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 19 mai 33

(Envoi par carte pneumatique)

Cher Monsieur,

J'ai essayé de vous téléphoner ce matin. Vainement : Pourrions-nous nous voir demain après-midi ?

Nous pourrions nous rencontrer, vers 3 heures, dans le Jardin près des Invalides, où se trouve le médaillon de Taine ? Ou bien, alors, si vous n'êtes pas libre demain, venez à la maison, mardi, mercredi ou jeudi de la semaine prochaine. Un petit coup de téléphone s.v.p. ce soir entre 6 ½ et 7, ou bien demain dans la matinée, à partir de 8 heures.

Bien à vous. Et merci encore pour le livre.

A. Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 22 mai 33

Cher petit étalon,

Je vous remercie pour votre Relève du Matin.

Je ne connaissais de la Préface que ce qui avait paru dans les « Nouvelles Littéraires ». Quelles sont donc les cinq ou six pages que vous avez supprimées ?

Sur Dieu, je n'ai pas d'opinion très arrêtée. Je considère généralement comme de pauvres dupes ceux qui y croient et comme des sortes d'infirmités (ils manqueraient du sens de Dieu comme les aveugles manquent du sens de la lumière) ceux qui n'y croient pas. La seule chose dont je suis fermement persuadée, c'est que l'âme est mortelle ; persuasion qui m'est d'ailleurs nécessaire pour mener une vie noble – noble pour elle-même, s'entend.

Je ne suis pourtant pas entièrement sceptique. Je crois :

1°) à la nécessité d'une recherche à la fois audacieuse et honnête du bonheur. Je crois que le bonheur doit être considéré comme le seul bien ici-bas et sa recherche passionnée comme un devoir.

2°) Je crois à la bonne qualité de certaines âmes. La vôtre, par exemple. Quand je me demande pourquoi je tiens à vous avec une telle puissance, je me dis que ce doit être, en dernier ressort, parce que je trouve en vous ce que je n'ai trouvé, jusqu'à présent, en personne : la bonne qualité de l'âme.

Je veux vous raconter, à ce sujet, une petite histoire.

Il y a un an, je rencontrais la mère d'une de mes amies qui me demandait si j'étais votre maîtresse. Et comme je répondais « non » (puisque c'est « non »), elle eût cette phrase stupéfiante (1) : « Ma petite, c'est immoral d'aimer quelqu'un qui ne vous aime pas. » Je soumetts cette ordure à votre réflexion, et je l'espère bien, à votre indignation. Ainsi donc, pour la dame en question (décorée de la Légion d'honneur) :

1°) C'était immoral d'aimer de la façon la plus pure et, au fond, la plus « morale » du monde, je veux dire, en ne cherchant ni intérêt ni retour. Ce qui me paraît, à moi, le bien et le bon, lui paraissait à elle, de toute évidence, le laid et le mal. (2)

2°) Vous ne m'aimez pas parce que vous n'êtes pas mon amant. C'est le bouquet. Amour = faire l'amour. Devant une telle vulgarité, une telle abjection dans l'âme, je me rétractais comme devant un serpent. Je répondis à la dame : « Je n'ai pas l'impression qu'il ne m'aime pas », ce qui lui boucha le bec. Mais à son expression de stupeur, je me rendais bien compte qu'elle ne comprenait pas.

Au revoir, très-cher. A jeudi 3 heures,

Alice

Notes :

(1) un Zéro tracé par Montherlant en marge de cette phrase

(2) Un trait vertical tracé par Montherlant en marge de ces deux paragraphes.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 28 mai 33

(En tête de cette lettre, Montherlant a écrit à l'encre violette : *Plan MARIAGE-Arrangements mariage !...*)

Cher petit étalon,

Vous vous souvenez que vous m'avez demandé de résoudre ce problème passionnant : « Une femme pourrait-elle faire en sorte que son mari jouisse d'une paix complète de 6 heures du matin à midi ? »

J'ai voulu réfléchir quelques jours. Voici ma réponse.

Vous pourriez jouir de cette paix. Mais il faudrait deux choses. Tout d'abord, un appartement dans un quartier calme. Deuxièmement, que cet appartement soit assez grand pour que nous ayons chacun notre chambre.

Tout bien examiné, je vous soumets un plan de « pacte à deux ». J'accueillerai avec sympathie et conciliation tous les amendements que vous voudrez me soumettre. Nous faisons tout à fait comme à Genève. Pourvu, mon Dieu ! que les résultats soient meilleurs.

Emploi du temps Alice- Petit étalon :

- A 6 heures, seul dans votre chambre et seul dans votre lit, vous vous levez. Vous mettez votre robe de chambre et vos pantoufles ; vous faites votre prière et vous mangez les fruits et les biscuits que je vous ai préparés la veille. Ensuite, vous travaillez.
- Pendant ce temps, moi, je dors jusqu'à 8 heures.
- A 7h ½, la domestique que nous avons engagée tous les jours de 7h ½ à midi commence, à la cuisine, à laver la vaisselle que nous avons laissée.
- De 8 heures à 9 heures je m'habille et je prends mon petit déjeuner. A 9 heures, je rentre dans votre chambre pour vous apporter un bol de lait, chaud en hiver, glacé en été, et je vous donne un baiser. Durée de la visite : 30 secondes.
- De 9 heures à midi, je surveille la domestique qui nettoie toutes les pièces de l'appartement, sauf la vôtre. Je lui fais aussi raccommoder votre linge, éplucher les légumes et ouvrir la porte si on sonne. A aucun prix et sous aucun prétexte, vous ne serez dérangé. S'il vient des gens sérieux, qui pourraient vous intéresser, je les recevrai moi-même et je leur dirai que vous leur fixerez un rendez-vous.
- A midi, la domestique – mobile fiche le camp. Vous faites votre toilette et moi, je prépare notre déjeuner. A une heure moins ¼, nous déjeunons en tête à tête avec une petite chatte que vous m'avez offerte pour mon anniversaire et que j'ai appelée Cypris. Vous êtes instamment prié de ne pas lire votre journal à table. Moi, de mon côté, je vous parle des visites du matin, de celles qui pourraient avoir quel qu'intérêt pour vous. Vous vous contentez d'un menu très simple : j'ai horreur des ragoûts et des sauces, quels qu'ils soient.
- Après déjeuner, vous lisez votre courrier et votre journal. Ensuite vous prenez votre chapeau et vous faites vos courses. Moi, pendant ce temps, je commence à faire votre chambre moi-même et votre lit. Ensuite, je fais des visites, ou bien je reçois des amis, ou je vais voir mes parents, ou je travaille dans mon jardin, ou à la Bibliothèque. Si par hasard, je ne rentre pas le soir, je vous laisse un petit mot à la maison, avec un repas froid.
- Les soirs où nous dînons tous les deux en tête à tête – vous aurez votre soupe au lait – vous me faites la politesse, après dîner, de venir dans ma chambre. Nous nous étendons sur mon lit avec, entre nous, la chatte Cypris. Je vous donne quelques baisers. Nous en donnons tous les deux à la chatte Cypris. Et vous jouissez avec de grands battements d'ailes, de sentir vivre en vous la Trinité exaltante : l'Homme – la Femme – le Chat. Enfin, vous me parlez de vous

Très cher ami, je vous prie donc d'examiner ce projet. Le « pacte à deux » nous apporterait, à chacun, différents avantages :

À moi : le bonheur d'avoir en ma possession l'être que j'ai moi-même librement voulu et désigné.

A vous, trois choses :

1°) La faculté de travailler, dans une paix radieuse, de six heures du matin à midi, but que vous n'atteindrez jamais en restant célibataire.

2°) Tout le bien-être familial. Votre chambre faite. Votre linge propre et repassé. Vos repas à la maison.

3°) Le rafraîchissement- tendresse et le rafraîchissement esprit-âme que je suis seule à pouvoir vous donner avec cette puissance.

Maintenant, il y a d'autres questions, d'importance, et sur lesquelles, je voudrais insister :

Question bijoux-toilette : Je n'ai aucun besoin. Le néant total. Il me faut un chat et un jardin.

Question voyages : Vous partez quand vous voulez. Seul bien entendu et aussi longtemps que vous voulez. Je n'exerce sur vous aucune espèce de contrôle. La même chose pour moi. Vous me laissez partir quand je veux et aussi longtemps que je veux avec mes parents ou avec mon frère. Pas de tyrannie entre nous s.v.p. et pas de jalousie. Ce sont là des sentiments de crémère et que jamais je ne pourrais souffrir. (1)

Question relations : Je m'engage à ne jamais vous imposer la présence de ma famille ni celle de mes relations. Vous de votre côté, vous vous engagez à inviter le moins souvent possible de gens à dîner. J'ai la « sociabilité » en horreur. Si toutefois, le cas devait se présenter, alors inutile de prendre une cuisinière pour cela. Il y a, à Paris, des maisons d'alimentation qui vous préparent des repas chauds, et à l'heure que l'on veut. Nous commanderons un de ces repas et je tâcherai – dans la mesure du possible – d'être aimable avec vos invités.

A vous, petit étalon,

Alice

Note :

(1) cette phrase est soulignée par Montherlant.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 2-6-33

(Il s'agit d'une carte postale, envoyée de France, représentant le côté sud de la façade du Parthénon « Cattle for Sacrifice »)

Cher petit étalon,

Nous partons demain après-midi pour la Campagne et rentrons mercredi prochain. Pouvez-vous venir à la maison le jeudi 8 juin, vers 3h ½ ?

Téléphonez-moi si possible demain matin ou bien jeudi matin.

A vous,

Alice

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 17 juin 1933

(En tête de lettre, Montherlant a écrit : « **Sa sensualité !** »)

Cher petit étalon,

Je n'ai pas voulu vous téléphoner pour vous demander des nouvelles de vos névralgies. J'ai pensé que la sonnerie du téléphone les augmenterait et que ce serait un bien mauvais service.

J'ai lu le bouquin de M. Jean Grenier (1) et son amour pour les chats, bien sûr, ne m'a pas laissé insensible. Toutefois, il fait une citation qui me paraît à moi un modèle de platitude : « Un prédicateur défendait contre ceux qui s'en moquent la pratique du chapelet : toujours la même formule, disait-il, mais quand on aime, peut-on dire autre chose que « je vous aime » ? » (p. 41). **Evidemment, le bonhomme se trompe. Le soir où vous me diriez, cher Montherlant, « je vous aime », je vous regarderais avec un visage triste, trop certaine que vous m'aimiez davantage quand vous ne le disiez pas.** (2) (A comparer avec Le Songe (3) ; quand Alban dit « je t'aime » à Dominique, c'est bien le moment où il ne l'aime plus). Comme quoi le curé de M. Grenier se trompe. Ce qui n'est pas étonnant de la part d'un curé.

Remarquez que toutes les fadaises qu'on débite sur l'amour sont presque toujours des sottises. **Ainsi de vouloir, par exemple, épouser quelqu'un « parce qu'on l'aime ». C'est absurde. Ce n'est pas du tout parce que je vous aime que j'ai voulu vous épouser. Aucun rapport. L'amour n'a pas besoin de cela, subsiste et s'épanouit sans cela, Nos quatre ans d'amitié le prouvent bien.**

Si j'ai voulu cela, si je le veux encore (et avec quelle rage !), c'est pour la volupté. La seule chose qui m'intéresse dans le mariage, c'est la volupté ». Je suis affligée d'une sensualité débordante, qui n'a rien à faire avec de la tendresse, rien à faire avec l'amour, mais qui est bien encombrante, et que je voudrais purger une bonne fois. Je ne puis le faire qu'en me mariant. Et qui épouser, sinon quelqu'un pour qui j'ai de l'estime ? (4). Je ne vais tout de même pas me lier à vie avec un Juif ou un Arabe sous prétexte que, du point de vue purement physique, ces gens-là m'émeuvent peut-être plus que d'autres ?

A vous,

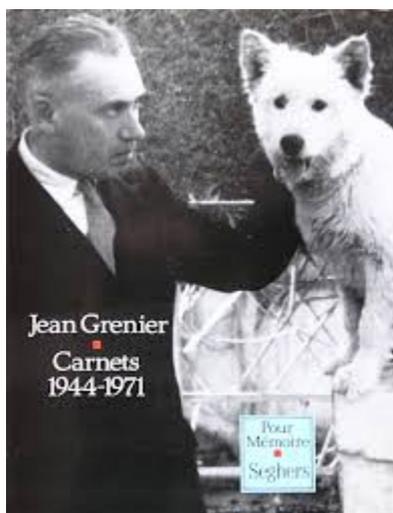
Alice

Notes :

(1) **Jean Grenier**, né à Paris le 6 février 1898 et mort à Dreux le 5 mars 1971, est un philosophe et écrivain français.

(2 et 4) Un trait vertical tiré par Montherlant face à ces paragraphes.

(3) *Le Songe*, roman de Montherlant publié en 1922.



Jean Grenier

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 19 juin 33

Cher petit étalon,

Papa part vendredi pour le Maroc.

J'aurais bien voulu vous voir avant, ne sachant pas si après son retour, vous ne vous serez pas vous-même envolé pour six mois, ou pour deux ans.

Voici ce que je vous propose. Je vous emmène à Chaville par le train de mardi, mercredi, ou jeudi. Nous restons l'après-midi ensemble et le soir mes parents viennent avec Khosroès nous chercher en auto pour nous ramener à Paris. Etes-vous d'accord ? Si oui, téléphonez-moi.

Je vous renvoie votre bouquin.

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 22 juin 33

Cher grand ami,

Mon père a retardé de quelques jours son voyage et ne partira que mardi. Néanmoins il me semble que ce laps de temps jusqu'à mardi est trop court pour que nous puissions nous voir avant. Vous devez être très occupé. Il va donc falloir vous emmener seule avec l'auto. Je ne crois pas que ce sera tellement risqué ; du reste vous savez bien qu'il n'y a que les choses risquées pour être si parfaitement exquises.

Ce qui est surtout empoisonnant, c'est la sortie et la rentrée au garage. A Paris, nous avons un garage public et je n'avais qu'à dire aux gens de sortir la voiture pour que cela fût fait. Ici, il faut tout faire moi-même. Aussi, je vous en supplie, pour le cas infiniment hypothétique où, dans une vingtaine d'années, vous songeriez, peut-être, à vous marier, pas d'auto. J'aime cent fois mieux prendre le métro que de m'occuper de ces machins-là.

Au-revoir vase de délices. Aimez-vous les bluets ? Je pense que c'est ma fleur bien-aimée et que les champs en sont pleins.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 30 juin 1933

Cher grand ami,

Je vous envoie par le même courrier un bouquin sur la Russie soviétique que je viens de lire et qui m'a beaucoup intéressée. Je voudrais que vous eussiez assez de loisirs pour le lire aussi et pour me dire ce que vous en pensez.

Ne trouvez-vous pas que cette société communiste, c'est le christianisme dans toute sa pureté ? Esprit de solidarité, lutte contre l'égoïsme, fraternité, émulation dans le bien et dans le désir du bien, c'est chrétien tout cela. Jamais encore aucune

société ne s'était rapprochée à ce point de l'idéal de l'Évangile. Et c'est pourquoi tous les mandataires de l'Évangile la calomnient.

Je m'étonne, tendre et doux ami, que vous ayez tant de sympathie pour la vie monastique et que vous puissiez à côté de cela, trouver le communisme mauvais. Au fond, c'est la même chose. Avant d'exister en fait, l'U.R.S.S existait déjà dans les cloîtres.

Et comme l'on comprend que, vivant réellement le christianisme dans son esprit, dans son essence, dans le meilleur de lui-même (l'esprit de solidarité et de charité) ces gens-là, en même temps, démolissent les églises et bannissent les prêtres ! Comme ils doivent avoir en horreur ce faux christianisme tel que les hommes l'ont pratiqué ! J'éprouve un sentiment semblable quand je voudrais mettre dans ma vie et dans celle de mon époux le bien et le désir du bien mais, à aucun prix et sous aucun prétexte, me marier à l'église. Respect devant ce qui est sacré. Mais horreur devant ce que les hommes en ont fait.

Il y a quelques lignes dans votre article des Nouvelles Littéraires (1) qui sonnent à l'unisson de ce que je vous dis. Il paraît que la charité, vertu chrétienne, ne vous a jamais été enseignée dans votre catholicisme. Cela ne m'étonne pas. Le communisme, forme idéale du gouvernement chrétien est stigmatisé et mis au pilori par tous nos soi-disant catholiques pratiquants de France.

A vous,

Alice

Dîtes-moi, le mot « Saufranzose » qui est d'ailleurs une grossière insulte dont vous n'auriez pas dû déparer votre article, a été complètement massacré par les protes ! Au pluriel et un tréma sur l'U !

ooo

Note (1) : Voici le passage sur *la charité* dans l'Article de Montherlant paru dans Les Nouvelles Littéraires du 1^{er} juillet 1933 :

... Je voudrais m'arrêter un instant, me demander : quelle est la part du christianisme, où j'ai été élevé, dans mon étrange attendrissement de ce temps-là ? Eh bien ! cette charité, en moi si envahissante, ne me rappelait jamais le christianisme, tant mon éducation catholique avait peu mis l'accent sur la charité. Bien plus, j'aurais été fort surpris si l'on m'avait dit que Jésus avait proclamé que le Jugement serait fondé *uniquement* sur la charité : page si belle et si imposante qu'on est tenté parfois de la presser contre son cœur, comme les Orientaux appuient sur leur front la lettre de leur bien-aimée. La dissociation était complète, chez moi, entre charité et catholicisme. Si quelque Père Blanc se fût trouvé là, il n'eût pas manqué de chercher à me convaincre que c'était l'Évangile de mes jeunes années qui revivait dans mon nouvel état d'âme. Mais cette charité que je me sentais m'était naturelle ; elle n'avait besoin ni de révélation, ni de décalogue, ni de récompense. Elle coïncidait avec la leçon du christianisme. Elle n'en était pas le fruit.

✂ Une fois seulement, j'eus une pensée
é pour ma religion. Lisant une Histoire
des Arabes, j'en vins à certain passage
où il est parlé d'un poète arabe d'au-
trefois, de qui les ancêtres, Espagnols
d'Andalousie, avaient été chrétiens jus-
qu'à l'époque où son bisaïeul embrassa
l'islamisme. Et l'auteur remarquait,
dans les poèmes d'amour de ce lettré,
« des traits d'une sensibilité exquise,
et peu commune chez les Arabes. »
— « Il ne faut pas oublier, disait-il,
que ce poète, le plus chaste des poètes
arabes, n'était pas arabe pur-sang.
Arrière-petit-fils d'un Espagnol chré-
tien, il n'avait pas entièrement perdu
la manière de penser et de sentir pro-
pre à la race dont il était issu. Ces Es-
pagnols arabisés, au fond de leur cœur,
il restait toujours quelque chose de pur,
de délicat, de spirituel, qui n'était pas
arabe. »

Je rêvai sur ce texte. « Ce que je
poursuis en eux, me disais-je, et avec
quelle passion : ce sont des traces de
cette délicatesse. Je ne leur demande
pas d'être vertueux. Je leur demande
d'être sans ingratitude, sans désir de
faire du mal, d'avoir une bonne nature.

de sentir qu'on les aime... Au fond, je m'exalte sur l'Islam — et ce que je cherche, en eux, ce sont des traits chrétiens. » Mais cette pensée ne survécut pas en moi à l'impression que m'avait causé ma lecture. Je ne cherchais pas en eux des traits chrétiens, je cherchais en eux des traits humains ; et rapidement cette évocation d'un christianisme ici inutile se dissipa dans mon esprit.

-117-

Henry de Montherlant

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 5 juillet 1933

(En tête de lettre, Montherlant a écrit : *Questions argent !..*

Cher grand ami,

Il me vient des scrupules. Il est bien certain que j'ai des vues sur vous et pourtant, je ne vous ai jamais parlé de choses pratiques, questions d'argent, etc... J'ai une grande répugnance à aborder ce sujet avec vous. Je devrais cependant. N'est-ce pas moi qui ai commencé ? Il faut avoir le courage de continuer. Permettez-moi donc de vous en parler, seulement dans les grandes lignes évidemment et sans que ceci ne nous engage d'aucune manière.

Voilà. Commençons par vous. J'ai toujours pensé que vous étiez plus ou moins dans la mouïse. Je ne sais pourquoi j'ai cette idée.

Quelques lignes des Bestiaires (1) peut-être où vous dites que « les rentes du comte de Bricoule se faisaient un peu tirer l'oreille ». Ou bien la manie que vous avez de prendre des taxis en bombant le torse. Et surtout quand vous m'avez dit, en mai dernier, « que vous n'aviez pas assez de fortune pour permettre à votre fils (2) de vivre d'une façon indépendante. »

Et maintenant à moi. Quand je vous ai proposé de vous épouser, en 1930, c'était le moment où papa me disait « qu'il ne savait pas quoi faire de son argent ». Sans cela, vous pensez bien, je n'aurais jamais osé vous faire cette proposition. A ce moment j'étais à peu près certaine que j'étais plus riche que vous, et que vous y gagneriez. Et c'est pourquoi je vous l'ai proposé. Mais vous avez refusé et papa « qui ne savait pas

quoi faire de son argent » en a profité pour le placer dans des affaires qui se sont révélées, par la suite, désastreuses.

Il a commencé par acheter, 390 mille francs, un appartement sur plan, bd Montmorency à Auteuil, et qui n'a jamais été construit. Deuxièmement, il a placé près d'un million dans des affaires de crin végétal, au Maroc. Là aussi déconfiture : intérêts non payés et probablement aussi perte du capital. Enfin, le reste de notre fortune a été placé en Allemagne et transformé en « crédits gelés » par ces braves compatriotes.(3)

Bref, je crois qu'il nous reste juste assez pour payer l'appartement à Neuilly, pour manger et pour faire quelques voyages. Qu'est-ce que doit être ma dot dans ces conditions, vous vous rendez compte ?

Cher Monsieur, excusez-moi de vous avoir parlé de ces choses plates. Mais c'était plus honnête de ma part. Je ne voudrais pas que vous vous figuriez des choses qui ne sont pas et que vous vous engagiez en vous trompant. J'aimais mieux vous prévenir.

A vous, cher ami, la prochaine fois, je vous parlerai de Pascal ; ça nous changera.

Alice.

Vous n'êtes pas fâché que je vous ai raconté cela ? Cela ne m'amuse pas beaucoup, je vous jure.

Vous avez oublié de me téléphoner ?

Notes :

(1) *Les Bestiaires*, roman de Montherlant publié en 1926

(2) Première allusion d'Alice Poirier à **un fils de Montherlant**. Elisabeth Zehrfuss (1907-2008), une autre amie de Montherlant, a écrit dans ses *Souvenirs* qu'elle avait gardé deux fils de Montherlant durant huit jours à la mer en 1939, en compagnie de leur père.

(3) La mère d'Alice était allemande

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 7 juillet 1933

Cher et charmant ami,

J'espère que vous m'avez pardonné ces confidences que je vous ai faites. Elles étaient nécessaires. Tant que vous m'avez cru plongée dans la dèche la plus noire et que, d'ailleurs, vous ne songiez pas au mariage avec moi, ce n'était pas à moi de vous détromper. Je me contentais de sourire intérieurement. Maintenant les choses sont autres. Peut-être me croyez-vous riche – plus riche que vous – et je dois à la vérité de vous dire que mes parents ont actuellement perdu les 4/5 de leur fortune et que je me trouve plongée, à peu de choses près, dans une dèche aussi noire que la vôtre. Comment vivre dans ces conditions ? Je me le demande. Ou bien alors, il faudrait que je prenne un métier. Mais que deviendrait notre « pacte à deux » ? Et que gagneriez-vous à un mariage où votre femme ne serait pas à la maison pour mettre tout en ordre et pour vous préparer vos repas. Le soi-disant progrès qui consiste à « affranchir » la femme en la fourrant dans les ateliers et dans les bureaux est de la sottise, avouons-le. Aucune vraie femme ne consent à « travailler », à débattre des questions d'argent, etc. Je ne me sens pas du tout de taille à disputer un prix avec un éditeur, ou avec un directeur de revue. Si on me paye mes articles spontanément, tant mieux. Si on ne me paye pas, ce n'est pas moi qui m'abaisserai à réclamer l'argent. J'en suis physiquement incapable.

Vous savez que j'ai enfin trouvé votre Collège ? Il est au coin de la rue Parmentier et de l'avenue du Roule, à dix minutes de chez moi. Mais les jardins sont tout à fait cachés par de hauts murs ; j'ai eu le regret de ne pas les avoir vus.

Cher ami, est-ce que nous n'irons pas le visiter un jour ensemble, votre collège ? La porte était ouverte près de la chapelle mais je n'ai pas osé entrer.

M. Jean Grenier m'a renvoyé les épreuves de la Relève du Matin ; j'aimerais bien écrire quelque chose là-dessus en me servant de mes notes sur votre style. Et M. Jean Grenier lui-même, qu'a-t-il écrit ? J'aimerais bien lire son article. C'est bien le même auteur qui écrit quelques fois dans les notes de la Nouvelle Revue française ? J'ai lu votre article dans la « Revue Universelle » du 1^{er} juillet. Ce doivent être des fragments de la Rose de Sable, n'est-ce pas ?

A vous, tâchez de ne pas avoir trop chaud.

Alice.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

9 juillet 1933

(Note : Cette lettre est **un brouillon**, classé par Montherlant, et retrouvé dans la liasse des lettres reçues d'Alice Poirier en 1933 ; ce brouillon ne fut jamais envoyé. Il faut lire la lettre datée du 16 juillet 33 (ci-après) écrite par Montherlant qui fut adressée cette fois à Alice Poirier et qui tempère l'exaspération de Montherlant).

Chère Mademoiselle,

Je crains que vous ne vous rendiez pas compte du caractère singulier de vos dernières lettres, dont la naïveté ne m'empêche pas tout à fait de sentir l'inconvenance. Dans votre solitude et votre désœuvrement, vous vous êtes créé de toutes pièces, à mon sujet, des illusions qui sont le contraire même de la réalité. Vous avez une inexpérience du monde et des êtres qui est fantastique chez une personne de votre âge, et contre laquelle déjà je vous ai plusieurs fois mise en garde. J'ai eu beau vous répéter vingt fois que j'avais l'intention ferme de ne pas me marier, vous avez continué à croire – sans jamais sentir toute l'absurdité de cette espérance – ou à feindre de croire que vous pouviez (?) conserver une espérance de ce côté-là. En ce qui concerne, soit votre interprétation de mes sentiments (je vous aurais cru – jadis – « plongée dans la dèche la plus noire !) soit votre estimation de ma situation matérielle, vous m'écrivez des choses telles, je veux dire si à côté de la réalité, si abracadabrantes, que, avec tout le respect que je vous dois, je me demande si en les écrivant, vous n'étiez pas sous le coup d'un de ces égarements passagers auxquels sont quelquefois sujettes, paraît-il, les demoiselles.

J'ai entretenu avec vous, chère Mademoiselle, les relations que j'eusse entretenues avec toute personne « écrivant », homme ou femme, qui m'eût dit qu'elle projetait d'écrire une étude un peu importante sur moi. Un point, c'est tout. J'ai (?) accepté, sans jamais cessé (*sic*) d'en être choqué, les enfantillages dont vous parsemiez vos lettres parce que je les mettais sur le compte de ce que mes compatriotes appellent la « naïveté allemande », et surtout parce que je ne voulais pas, en vous blessant, décourager votre sympathie, estimant en vous ce qui vaut d'y être estimé. Mais vos dernières lettres montrent chez vous une telle dose d'inconscience, que je vous prie, si vous désirez continuer avec moi vos relations sur ce plan strictement intellectuel où je les ai toujours maintenues, de ne me parler plus jamais de vos rêveries.

Meilleur souvenir

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 12 juillet 1933

Charmant Ry,

Je viens de trouver aux manuscrits à la B.N, une collection de lettres de Ballanche, un des éditeurs de Chateaubriand. C'est tout à fait amusant. Chateaubriand demande, paraît-il, pour ses manuscrits, des prix exorbitants. Il a essayé de tirer 100.000 frs des Martyrs (100.000 frs de l'époque). Mais les éditeurs, bien sûr, ont refusé. « Nous ne sommes pas assez riches pour M. de Chateaubriand ». Je ferai peut-être plus tard quelque chose là-dessus. Comme c'est inédit, ça intéressera toujours.

J'ai aussi relu Pascal. Et remué dans mon crâne ses arguments. L'un d'eux surtout m'a frappée : celui du « roi dépossédé ». Il me paraît évident que, si vous admettez le péché originel, vous devez admettre le christianisme et tout ce qui s'en suit : immortalité de l'âme, etc. Tout le problème religieux consiste donc à savoir si, oui ou non, on accepte le péché originel. Le mal existe, disent les Juifs et les chrétiens. A quoi je répondrai que le bien, lui aussi, existe. Et le moyen de concevoir le bien sans concevoir le mal ? Il me semble que ceux qui veulent le bien sans le mal (ou la vie sans la mort) (ou la lumière sans les ténèbres) (ou le grand sans le petit) veulent quelque chose d'impossible. Le bien sans le mal, c'est le néant. Le paradis des chrétiens où le bien existerait seul, où la mort serait bannie, n'est pas concevable. Ou bien paradis = néant. Nous sommes d'accord.

Dieu = le Bien. Il n'est pas source du bien, il est le bien lui-même. Et toute la morale va consister à vouloir ce bien. En voulant le bien, nous nous réunissons à Dieu. Pas besoin d'immortalité pour cela. Au contraire. La vie ainsi, la vie d'ici-bas justifiée, divinisée. (Les chrétiens blasphèment la vie : ils sont impies en ce sens.) Mon cher ami, que le bien et que le désir du bien soient dans votre poitrine comme une plaie et comme une brûlure. Et qu'il soit dans la mienne pareillement. Et que nous puissions créer des choses grandes.

A vous. Papa rentre samedi soir du Maroc. Quand nous voyons-nous ?

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

14 juillet 33

(un X de Montherlant en tête de cette lettre)

Charmant Ry,

Encore une lettre, pardonnez-moi. J'ai des choses importantes à vous dire et que je ne puis pas dire par téléphone.

J'aimerais que nous allions à Chaville mardi ou mercredi de la semaine prochaine. Nous y déjeunerions ou dînerions ensemble à votre gré, voulez-vous ? Il nous suffirait d'acheter en route les œufs et le jambon, mon jardin produisant à volonté la salade et les fraises. Voulez-vous ? Il faut tout de même que nous nous voyions une fois avant les vacances. Réponse s.v.p.

Autre chose. Toujours cette irritante question d'une dot éventuelle. Pour le cas où, dans vingt ans, vous songeriez peut-être à vous marier, je crois que mes parents seraient disposés à me donner une dot assez importante. Mais ils voudraient que nous placions l'argent dans une banque sûre, à mon nom, et que nous nous contentions de jouir, tous les ans des intérêts. Ainsi le capital me resterait. (1)

Croyez-vous qu'il pourrait y avoir un contrat en ce sens ? Je vous dis cela, cher Monsieur, pour que vous ne soyez pas complètement ignorant des idées de mes parents au cas où vous leur parleriez, un jour, de ces choses. **Songez que je n'ai pas voulu qu'il y ait d'intermédiaire entre vous et moi et que, par conséquent, en dépit de ma répugnance pour ces questions d'argent, je suis bien forcée de vous en parler.**

Il faudrait aussi savoir, pour établir un budget, combien nous compterions dépenser par an. Voici le détail : Dix sous de foie pour le chat tous les deux jours, 12 frs 50 pour son collier et le reste pour nous : en tout à peu près 60 mille francs. Comment trouver les 60 mille frs par an, tout le problème est là ? Les intérêts de ma dot en

fourniront peut-être 10.000 ou 15.000, c'est-à-dire de quoi payer l'appartement. Mais le reste ? Je me demande, mon pauvre ami, si vous pouvez fournir les 50.000 frs. Sans quoi, il faudrait que je prenne un métier. Ce que j'aimerais d'ailleurs cent fois mieux que d'épouser un crétin que je n'aurais ni voulu, ni choisi. Je me sens la force d'un tigre pourvu qu'on me laisse faire ce qui me plaît. L'âme avant tout.

A vous, cher Ami, pardonnez-moi toutes ces misères et n'y attachez, je vous en supplie, que l'importance qu'on accorde à un simple renseignement. Il est bien entendu qu'il n'y a rien et absolument rien de décidé entre nous. (2)

Vale.

Alice

Note :

(1) Alice est prudente !

(2) Un long trait de Montherlant tiré verticalement en marge de ce texte

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Nemours 16 juillet 33

Chère Mademoiselle,

Je ne puis vous voir en ce moment, n'étant pas à Paris. Je reviendrai à la fin du mois.

Vos deux avant-dernières lettres sont absurdes et ridicules et seule leur naïveté m'empêche d'en sentir l'inconvenance.

Vous avez pour expérience de la vie et des êtres l'esprit d'une fille de quatorze ans, - et avec cela ce diplôme !...

Cela fait qq fois qqch. d'effarant.

Bien à vous

MONTHERLANT

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

25/7/33 Mardi

(pneumatique)

Chère Mademoiselle,

Pourriez-vous me prêter pour quelques jours, les épreuves corrigées de la Relève ainsi que votre étude sur mon style ? Merci. (Il faudrait me les envoyer avant lundi : pcq. j'aurais voulu vous en parler.

Et si vous voulez que nous nous voyions avant nos départs communs (je vais passer 3 semaines en Normandie).

Voulez-vous venir me voir chez moi lundi à 3h ? Je ne puis disposer que de ce jour et de cette heure, (devant régler un certain nombre d'affaires au cours de mon passage à Paris).

Cordialement vôtre.

MONTHERLANT

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

28-7-33

Chère Mademoiselle,

Je suis obligé d'être mardi à 4h quelque part. Voulez-vous donc venir aussi tôt que vous voudrez ; à 2h ½ par exemple si vous voulez.

Et voulez-vous apporter l'article *L'Evolution de M.* Je sais une revue à laquelle le proposer. Merci.

Bien cordialement vôtre

MONTHERLANT

o o o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 2 août 1933

(Un X de Montherlant en tête de cette lettre)

Cher grand ami,

Je ne veux pas que vous ayez d'ennui. Je n'en ai pas, je vous promets. Notre amitié est sortie si radieuse de ce combat d'hier que je n'arrive pas à me croire triste. **Et puis n'ai-je pas ce que j'ai voulu ? Je voulais une place unique dans votre cœur.** (1)

Supposez que je prenne un amant : je vous perds. (2) Et je ne veux pas vous perdre. La fureur du sublime va plus loin encore que la sensualité.

Une chose, je le sais bien, eût tout arrangé, m'eût donné non seulement cette joie de l'âme que j'ai, mais aussi le vrai bonheur : c'eût été que vous me désiriez davantage. Alors, le « pacte à deux » ne vous eût plus paru si terrible. Vous vous seriez rendu compte que vous risquiez moins avec moi qu'avec une autre femme.

Ah, comment se désaltérer ? C'est une véritable fournaise dans ma poitrine. Mais en même temps, je ne suis pas malheureuse.

Je chante comme j'ai toujours chanté – songeant à votre amitié,

A vous,

Alice

Nous partons samedi, mais nous ne savons pas encore où. Peut-être en Allemagne, peut-être seulement à Aix-les-Bains.

Note :

(1) Un trait épais tracé par Montherlant en marge de cette phrase

(2) Un O de Montherlant dans la marge pour cette phrase.

o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, dimanche 6 août 1933

(Un X tracé par Montherlant en tête de cette lettre)

Cher grand ami,

Je réfléchis à mon cas. J'ai toujours pensé que par la réflexion, on pouvait se tirer des situations les plus embarrassantes. Et puis, c'est un bon exercice pour l'intelligence.

Eh bien, plus je réfléchis et plus j'aboutis à cette constatation : il faut absolument que vous et moi nous arrivions à un résultat ensemble. Ce résultat est désagréable à envisager, pour vous aussi bien que pour moi, ne croyez pas que je m'y jette de gaîté de cœur ! N'empêche, sans ce résultat, c'est pire encore : mon amitié pour vous durera ; elle n'a aucune raison pour ne pas durer; elle durera six ans encore, puis dix ans, puis la vie entière ; toute ma vie s'ensevelira dans cette amitié. Je n'ai aucune raison pour me fâcher avec vous, par conséquent aucune raison pour cesser de vous aimer et pour en aimer un autre.

Les choses étant ainsi, il nous faut limiter les dégâts dans la mesure du possible. Avez-vous songé à ce que j'appellerais un « mariage à l'essai » ? Nous partirions ensemble pour un voyage de 2 ou 3 semaines et nous essaierions d'aller jusqu'au bout. Au cas de réussite, si nous constatons que la vie est possible et agréable entre nous, nous nous marierons en connaissance de cause. Au cas de non-réussite, s'il y a dégoût ou impossibilité de vivre ensemble, je serais du moins délivrée de mon idée fixe. (L'hippogriffe nuptial).

Pour m'en délivrer, de cette idée fixe, voyez-vous mon cher Montherlant, il faudrait que je m'aperçoive que je ne vous plais pas, que vous vous ennuyez avec moi. Supprimez votre sympathie. Efforcez-vous de trouver odieux que je n'aie pas les ongles teints, odieux que je ne me farde pas, odieux que je sois absolument franche et candide avec vous.

Alors, les liens entre nous se desserreront d'eux-mêmes; vous me paraîtrez étranger à mon tour et je m'intéresserai – peut-être – à un autre. Si je tiens tant à vous, c'est que je m'aperçois que vous tenez à moi. Près de vous, je me sens enveloppée de votre respect, de votre timidité et de votre sympathie comme de la chose la plus exquise qu'un homme puisse offrir à une femme. Dans ces conditions comment voulez-vous que je vous oublie ?

Alice

Nous partons lundi ou mardi mais nous ne savons pas encore où. Tâchez de n'être pas encore parti à Alger au mois de septembre ! J'aimerais tant vous parler encore !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Munich, 11 août 1933

Cher Monsieur,

Nous ne sommes pas restés longtemps à Tegernsee (1) ; il n'y avait pas de place. Je pense que nous allons séjourner jusqu'à mardi ou mercredi à Munich et que nous passerons ensuite trois semaines à Baden-Baden, dans la Forêt noire.

Pourquoi ne viendriez-vous pas à Baden-Baden, cher Monsieur ? Je vous débrouillerais dans ma belle et inquiétante patrie. Et puis, vous savez bien que pour tenter de vous oublier, il faut que je vous voie de près et souvent. Plus vous êtes loin et plus nous nous conduisons en enfants sages, plus je vous trouve désirable et magnifique. Vous ne pouvez pas savoir à quel point votre réserve a contribué à gonfler mon amour. L'hippogriffe nuptial a surgi tout armé, de votre délicatesse et de votre gentillesse.

J'ai revu les Allemands avec plaisir.

Ici, ils sont tous habillés de la petite culotte de peau qui s'arrête aux genoux, de bretelles et du chapeau vert à plume. J'imagine avec un sourire que, costumé de la sorte, avec votre figure ronde et votre teint clair, rien ne vous distinguerait d'un munichois. Les gens ont l'air d'excellente humeur : Maman imagine que c'est parce qu'ils sont purgés des Juifs. Pour ce qui est des hitlériens, ils sont moins nombreux que je me le figurais. Tout de même on en voit, et voisinant avec le drapeau de Bavière bleu et blanc, le drapeau rouge à croix gammée.

Cher ami, quand vous verra-t-on en Allemagne ?

Amicalement,

Alice

Voici mon adresse, mais nous ne restons que quelques jours : Munich, Bayerischer Hof.

Note :

(1) **Tegernsee** est une ville de Bavière (Allemagne), située dans l'arrondissement de Miesbach, dans le district de Haute-Bavière et à côté du lac Tegernsee.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Munich 14 août 1933

Charmant Ry,

Nous avons changé tout à fait nos plans de villégiature. Nous irons demain dans les Alpes, à 50 km d'ici, pour une quinzaine de jours. Voici l'adresse : Bad Tölz (bei Munchen), Hôtel Kisskalt (Bavière). Si vous avez quelque chose d'important à me dire, écrivez-moi là.

Je pense toujours avec une extrême douceur à notre dernière entrevue. Pour une entrevue de « rupture », vous avouerez que c'était réussi !

Le résultat, c'est que je ne vois que vous à Munich. Vous surgissez de chaque forêt de sapins. Vous rayonnez dans toutes les sources. Vous transparaissez dans tous les pots de bière. Dans ces conditions, pour me décevoir, je crois que le plus simple serait que vous preniez le train pour Munich. Votre voyage en Normandie doit être un serpent de mer. Vous m'enverriez un télégramme et je vous chercherais à la gare de Munich avec Khosroès. Nous passerions ensemble 4 ou 5 jours à Tölz : ce serait suffisant, je pense, pour me décevoir.

Au revoir, charmant Ry. Le plus exquis dans ma joie est de vous voir joyeux grâce à moi. Je construis mon propre plaisir sur votre plaisir à vous. Si exquise est cette joie de l'autre dans l'amour.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Montherlant

Tölz, 15 août 33

(Carte postale avec une vue de Bad Tölz (1))

Cher ami,

Nous voici installés à Tölz pour quinze jours au moins. Le pays est charmant et vous seriez bien inspiré de venir. Vous pourriez faire des études de mœurs et de costumes. Rien ne serait plus facile que de vous chercher à la gare de Munich avec l'auto.

Est-ce que vous viendrez ?

Ici les maisons sont ornées à l'extérieur de peintures à fresque et les hommes portent le feutre vert piqué sur le côté d'une plume de coq et d'un bouquet de fleurs.

Affectueusement

Alice

Note

(1) **Bad Tölz** est une ville allemande située en Bavière, dans l'arrondissement de Bad Tölz-Wolfratshausen.. Entre 1937 et 1945, Bad Tölz accueille le SS-Junkerschule Bad Tölz, centre de formation pour les officiers de la Waffen-SS. Un des camps annexes de Dachau était situé dans la ville de Bad Tölz, et constituait une main d'œuvre pour le SS-Junkerschule et le Zentralbauleitung (partie administrative). L'école a fonctionné jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, après le départ de ses derniers élèves et de ses formateurs pour constituer la dernière division SS, la 38^e division SS de grenadiers Nibelungen.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

17 août 33

(Cette lettre est adressée à Mlle Alice Poirier, Hôtel Kisskalt à Bad Tölz, Munchen)

Vrai, Mademoiselle, l'hippogriffe a la vie dure ! Je l'avais pourtant percé d'un bon trait, il était à terre. Mais le voilà qui renaît de lui-même, et reprend son vol ; c'est un hippogriffe-phénix. Il faudra pourtant que je lui torde le cou une bonne fois. J'ai passé 8 jours en Normandie, mais suis rentré pour tout à fait à Paris.

Meilleur souvenir.

MONTHERLANT

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Tölz, 18 août 1933

(Carte postale représentant deux danseurs bavarois)

Noble ami,

La romantique Allemagne n'est plus aimée pour elle-même; elle sert de décor et d'amplificateur à mes imaginations. L'hippogriffe galope à travers la Forêt-Noire et le Taunus ; il traverse le Danube et l'Isar, soulevant des flots de poussière et d'écume. A part cela, je ne vois rien. Quelle sottise que les voyages ! Et quelle erreur de se figurer que l'âme puisse jamais sortir d'elle-même !

Affectueusement à vous.

Alice P.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Tölz, samedi 19 août 1933

Sublime ami, je suis contente que vous songiez à tuer l'hippogriffe. Mais vous savez qu'il n'y a qu'une méthode pour l'occire. L'hippogriffe est immortel tant que vous restez sur le plan amical.

Pensant que vous songez à l'occire, j'en jouis dix fois plus. Et voici que je vous supplie de laisser vivre l'hippogriffe encore un petit peu.

Si vous êtes à Paris, pourquoi ne viendriez-vous pas ? Il part tous les jours des trains pour Munich à la gare de l'Est. Je vous servirais de mentor dans ma seconde patrie. Pays étrange où les ramoneurs sont coiffés de tubes et où les w-c s'appellent « pissoirs » (en français).

Khosroès se plaît ici ; j'ai trouvé ce matin l'auto vide et la bestiole, à quelques pas de là, en conversation avec un chat allemand. Cœur de mon cœur !

Autre chose. Madame El Dey me demande de lui faire cadeau, pour sa Revue, de quelques pages. Est-ce que vous me permettez d'écrire trois ou quatre pages sur le « détachement » considéré comme la clef de votre philosophie et de les lui donner ? J'ai du reste complètement changé le plan de mon livre sur vous. Je prévoyais trois chapitre :

-préface

-simplicité

-complexité

J'en prévois maintenant quatre :

-l'évolution des idées

-la simplicité

-l'héroïsme

-le détachement

Les idées sur le Style seront intercalées dans ce chapitre d'idéologie. La « simplicité » aura trait à la sensibilité ; l' « héroïsme » au cœur ; le « détachement » à l'intelligence. Mais je me demande si toutes ces divisions ne sont pas, au fond, un peu factices. Pourquoi le « détachement » se rapporterait-il à votre intelligence plutôt qu'à vos sentiments ? Vous êtes « détaché » dans vos idées sur l'amour, sur la religion, sur la morale. Sont-ce là des sentiments ? ou de la philosophie ? C'est si compliqué de faire un plan et d'ériger des barrières quand tout, dans la réalité, se tient.

A vous. Venez.

Alice.

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

21 août 33

Chère Mademoiselle,

Lefèvre m'a demandé quand il aurait votre article sur le style des 2 éd. de la Relève. Au courant de la plume, et en m'inspirant de votre article, je vous indique qq. changements de phrases qui m'ont paru typiques, puisque vous n'avez pas avec vous l'édition corrigée. Pouvez-vous tirer qq. chose de cela ? Si cela vous ennuie, je n'insiste pas. Si oui, il vaudrait mieux le faire assez tôt, car Martin du Gard rentre en octobre, et quand il sera là, la publication d'un tel article sera plus douteuse.

Mon envoi de votre article à Massis ne l'a atteint qu'à son retour, ne l'ayant pas « suivi » en voyage. Il me dit n'avoir pas encore lu les deux textes que je lui soumettais, mais qu'il en publiera un certainement ! Je fais des vœux pour que ce soit le vôtre.

Il me dit qu'en principe un article sur Chateaubriand - par vous - l'intéresserait pour le nouveau grand hebdomadaire (genre Candide) que lance Plon à la rentrée, et dont il est le rédacteur en chef.

Comment va l'hippogriffe ? En comparaison avec ses envols, cette lettre-ci se traîne à terre. Pardonnez-moi.

A vous.

MONTHERLANT

Je me ferais plutôt sectionner en 20 morceaux, que d'aller en Allemagne en ce moment, où je serais d'ailleurs arrêté tout de suite.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Tölz, 23 août 1933

Charmant Ry,

L'hippogriffe se porte de mieux en mieux. L'œil terne et la plume basse quand je me trouve près de vous, il se réveille et s'épanouit dès que j'ai l'intelligence de mettre, entre vous et moi, quelques centaines de kilomètres. Cela me fait un peu l'effet d'une pompe aspirante et refoulante mais où la puissance de vos charmes augmenterait avec l'éloignement. Fou que vous êtes de vous imaginer que je pourrais vous oublier quand vous êtes loin !

Cela ne m'ennuie pas d'écrire ces quelques pages sur votre Style. Mais il faut absolument que j'attende, pour cela, mon retour à Neuilly. J'espère, tout de même, vous donner l'article avant la fin de septembre. Voici, en attendant, un petit croquis de vous sur le thème « détachement » et que je destine à la Revue de Mme Denis-Dagien. Faut-il faire des changements ?

« Il est peut-être audacieux de parler d'une philosophie chez Montherlant. Ses pages les plus belles sont des cris de l'instinct et de la sensibilité. Toutefois, dans la mesure où le poète fait profession de penseur, il placerait volontiers ses idées sous le signe du détachement. Il n'est pas l'homme d'une doctrine immuable, d'une position prise une fois pour toutes ; dans chacune de ses affirmations, il y a une négation incluse ; derrière chacun de ses partis-pris, un parti-pris contraire. Il est essentiellement glissant et mobile. Vous espérez le saisir. Et il est insaisissable. Cet espoir que vous pourriez le fixer – puisque chacun des aspects de la vie le retient tour à tour – cette constatation que vous ne le fixez jamais, créent un charme autour de sa personne.

J'ai connu une jeune fille qui l'appelait « le Désiré » et pour qui l'essentiel de son plaisir avec lui était dans cette adhésion qui ne durait pas. « Cela te serait-il égal si je m'attachais à un autre ? »

- « Tout à fait égal ». Puis, après un petit froid : « Tu sais bien que je ne suis pas jaloux ». Voilà Montherlant.

Avec une candeur admirable, il a oscillé du christianisme à l'athéisme, du nationalisme à l'internationalisme. Il a exalté Barrès et il a exalté Romain Rolland. Il a loué les prêtres et il s'est moqué d'eux. Il a dit qu'il y avait un bien dans la guerre et il a maudit la guerre. Il a été celui qui a écrit : « Je n'ai jamais connu l'inquiétude » et il a consacré son plus beau livre à l'inquiétude.

Dans la vie publique, les conséquences du détachement apparaissent bientôt : l'auteur des Fontaines du désir et de la Petite Infante de Castille va se refuser à jouer le rôle d'un « chef ». Ses amis le sollicitent en vain : le moyen d'adopter un « credo » définitif quand tout, chez lui, est sujet à transformations ? Il n'aura pas de disciples

n'ayant pas de doctrine établie une fois pour toutes. Il repoussera toute activité politique n'étant pas capable de s'attacher à un parti en excluant tous les autres.

Il y a beaucoup d'honnêteté dans cette position morale qui, après tout, ne lui rapporte rien – son plus sûr effet est de mécontenter tout le monde – de l'intelligence aussi ! Il voit les différents aspects des choses. Mais il a aussi une certaine faiblesse de la volonté. Incapable de jamais prendre une décision, arrêté à chaque instant par ses craintes, par ses scrupules, par ses lubies, par les idées qui se lèvent en lui à tout propos, il en arrive au point où les choses opposées ayant une égale importance, le « oui » valant le « non », il ne reste plus qu'à se coucher sur la terre et à mourir.

Par un curieux paradoxe, c'est à l'immobilité absolue qu'aboutit, en fin de compte, l'excessive mobilité.

En ce qui concerne les idées morales et religieuses, elles procèdent, elles aussi, du détachement. Mais ici le détachement prend un caractère un peu différent. Il ne s'agit pas d'osciller d'une affirmation morale à l'affirmation morale contraire, l'honnêteté foncière de Montherlant s'y opposerait. Il s'agit de concevoir une morale désintéressée, qui ne comporterait ni peines ni récompenses. Vous êtes libre de vous conduire bien ou de vous conduire mal. Personne ne vous inquiétera, personne ne vous défendra quoi que ce soit. Là-dessus, conduisez-vous bien. Chez certains êtres, la peur du gendarme agit de façon négative, si j'ose dire. Vous ne les engagez jamais tant à la lâcheté qu'en punissant, chez eux, toute velléité de lâcheté. Vous ne les excitez jamais tant à la vaillance qu'en les laissant libres de s'échapper. Leur vertu est gratuite, elle n'est imposée par personne, elle ne comporte aucune sanction.

De même pour les idées religieuses. Un homme vraiment pieux commencera par poser en principe que l'âme n'est pas immortelle. Ceci dit, il s'efforcera de réaliser dans sa vie l'idéal de sainteté « un saint qui ne croirait pas en Dieu », écrit Montherlant. La vraie morale est celle qui se passe de sanctions, la vraie religion celle qui est sans espérance. Au cœur de tout sentiment noble, il y a cette certitude qu'on l'éprouve en vain. Doctrine inhumaine ; je veux dire à la fois en dehors et au-dessus de l'humanité. Il est « inhumain » de refuser de se laisser aveugler pour être honnête, d'être à la fois vertueux et lucide. Doctrine assurée de ne trouver aucun écho, les hommes s'obstinent à être vertueux « en croyant que c'est arrivé » ou à « être lucide sans être vertueux ».

Merci de vous occuper de mon Chateaubriand. Ne laissez pas tomber Massis.

A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Tölz, 25 août 1933

Charmant Ry,

Quand je serai rentrée à Neuilly, il faudra que vous me fassiez parvenir, le plus tôt possible, cette enquête de journal dont vous parlez dans vos notes : « Doit-on corriger ses œuvres anciennes ? »

Mon opinion est que vous pouvez très bien corriger une œuvre un an, deux ans après qu'elle a paru, quand elle vit encore dans votre cœur et dans votre imagination. L'œuvre ne peut qu'y gagner. Mais la corriger dix ans après, quand vos préoccupations intellectuelles et morales sont autres, quand la fièvre qui fit naître cette première œuvre est tombée, me paraît une erreur.

Les idées et le style ne sont pas deux choses indépendantes l'une de l'autre ; elles se tiennent ; elles forment un tout. Si vous ne touchez pas aux idées, il ne faut pas non plus toucher au style. Habiller les idées 1920 en style 1933 me paraît une erreur. Vous enlevez à l'œuvre de son unité ; vous détruisez ce que l'inspiration y a mis. Cette fièvre de la Relève du Matin qui en son climat véritable ne pouvait être mieux rendue que par ce que vous appelez aujourd'hui des « phrases inutiles » et des « redondances ». Je comprends que vous ayez épuisé la langue. Il faut évidemment être correct et rien n'excuse une faute de français. Mais je ne comprends pas que vous ayez supprimé des épithètes et des images. Ou alors il eût fallu récrire en entier une Relève du Matin de 1933 et avec des idées de 1933.

Je ne sais pas encore si nous restons à Tölz pendant la première semaine de septembre ou si nous partons pour la Suisse. En attendant, vous pouvez toujours m'écrire ici.

Au revoir, cher petit étalon. Quand plantons-nous le clou d'or ? Plus j'envisage cette éventualité entre vous et moi, plus elle m'apparaît souhaitable et bonne. Cela permettrait de voir clair en moi-même: empêtrée entre les jambes puissantes de l'hippogriffe, ses grandes ailes me cachent le jour.

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

(Carte postale avec photo de fleurs des Alpes)

Tölz, 28 août 33

Cher petit étalon,

Réflexion faite, nous restons à Tölz. Nous rentrerons vers le 6 septembre, en passant par Zurich. J'espère que vous allez bien et que je vous retrouverai à Paris à mon retour.

Le clou d'or, cher petit étalon, y songez-vous ? Je t'entraînerai sous les mûriers odorants. Je presserai contre ta bouche le sang de toutes les roses.

A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

(carte postale représentant Bad Tölz sur un fond de montagnes enneigées)

Tölz, 30 août 33

Cher petit étalon,

Je ne serai guère à Paris avant le 15 septembre. Ce sera bien tard pour mettre mon article au point ; aussi j'ai pensé vous envoyer un « premier jet ». Dîtes-moi ce que vous en pensez et renvoyez le - moi si c'est nécessaire. Je suis bien gênée de n'avoir avec moi ni mon article primitif ni votre édition de la Relève. A vous.

Nous grelottons dans cette bonne Allemagne et nous nous demandons si nous n'allons pas finir les vacances en Suisse.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 3 septembre 33, Tölz

(carte postale représentant à Bad Tölz, la Strassenpartie)

Cher petit étalon,

Ne m'envoyez plus rien à Tölz ; il fait un froid de canard et l'hôtelier nous nourrit avec des tranches de veau sur lesquelles il a enroulé des filets d'anchois. Selon toute vraisemblance, nous partirons jeudi matin pour Zurich.

Je ne vous donne pas d'adresse ne restant que quelques jours et ne sachant pas d'ailleurs, à l'avance, où nous logerons.

Je vous téléphonerai à mon retour.

Vous me paraissez toujours aussi beau vu de loin. Qu'arriverait-il si vous refusiez de planter le clou d'or (1) ? Il est fou de supposer que je me consolerais avec un autre. Mais je me consolerais, sans doute, avec votre amitié. A vous, Alice.

Note :

(1) *Le clou d'or* ! On devine...

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Tölz, 5 sept.33

(Carte postale représentant des fleurs « Erblükt in sonniger Hök »)

Cher Monsieur,

Je suis un peu étonnée que vous n'ayez pas écrit. Mais peut-être n'y avait-il rien à écrire.

Nous partons demain, non pour Zurich comme nous le pensions mais pour Baden-Baden dans la Forêt-Noire. Je vous donnerai mon adresse.

J'ai écrit votre nom sur le sable de l'Isar. Sublime Henry, quand tuez-vous l'hippogriffe ? Déjà la saison s'avance ; le raisin plein de suc incline sur son cep.

A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Samedi 9 sept 33

Cher Monsieur,

Nous avons retrouvé l'été à Baden-Baden, mais le pays, malheureusement, est moins pittoresque.

Plus de ces jolies maisons à balcons de bois et les habitants, hélas ! sont habillés comme partout.

Ensuite, je ne vois plus l'Isar. J'étais tombée amoureuse de cette rivière, une des plus charmantes que j'ai vues de ma vie, la plus charmante certainement après ces

rivières de fleurs du sud de l'Espagne. A côté de cela, le Rhin est bien surfait. Il faut d'ailleurs se garder des paysages trop célèbres : c'est un peu comme les « stars » de cinéma, une âme un peu délicate s'en détournera avec dégoût. La côte d'Azur, notamment, avec ses palais prétentieux, est une abomination.

Je suis très occupée à édifier dans ma tête ce que j'appellerai un « plan d'amour ». Tout de même, petit étalon, il y a une adorable sécurité pour vous ; c'est qu'il m'est impossible d'être contente si vous ne l'êtes pas vous d'abord. Mon plaisir est basé sur votre plaisir à vous.

Affectueusement,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

13 sept 1933
Baden-Baden

Cher petit étalon,

Nous serons sûrement de retour à Neuilly à la fin de la semaine ; mon frère vient de passer cinq jours à Baden-Baden.

Dans toutes ces villes, que je traverse, la première question que je me pose est celle-ci : « Est-ce que j'aimerais y être avec le Désiré ? »

Pour Baden-Baden, la réponse est nette ; c'est non. Mais c'est oui pour Munich. Supposons que nous nous trouvions ensemble à Fez ou à Marrakech : l'amour serait très difficile, sinon impossible entre nous. Mais Munich irait admirablement. Votre ignorance de l'allemand, les pots de bière d'un litre que je vous engagerais à boire, ce cadre qui vous paraîtrait à la fois grotesque, amusant et infiniment sympathique, tout ceci contribuerait à vous plonger dans une mer de béatitude tourbillonnante où toutes les folies seraient possibles. Cher et sublime ami, promettez-moi de choisir Munich. Je vous assure que nous nous amuserons tous les deux et que vous ne regretterez rien.

Du reste, de quelque manière que nous tournions notre amitié, c'est toujours à la joie que nous aboutirons.

A vous et à bientôt j'espère.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Baden-Baden 14 sept 33

Cher petit étalon,

Je rentre à Neuilly avec, sur mon épaule, l'hippogrieffe bien vivant et bien muselé. Même l'air de la Forêt-Noire lui a fait un bien énorme. Vous ne pouvez pas imaginer, très cher, à quel point cette Bête tient à vous. Elle a comparé à vous les étalons de la Forêt-Noire, avec votre encolure, avec votre crinière dressée, avec vos dents qui ne sont pas plombées d'or. Et elle n'a plus eu pour eux qu'un hoquet de dégoût. Aussi, c'est avec un enthousiasme bien réel qu'elle se penche contre votre visage et hennit

dans votre oreille ces paroles ailées : « Gentil seigneur, je suis née comme vous sous le signe du Taureau. Comme le vôtre, mon sang est mêlé d'un sang étranger. Mon numéro de téléphone est composé comme le vôtre de deux chiffres impairs suivis d'un chiffre pair répété deux fois. Ces coïncidences m'ont engagée à vous choisir pour époux. Je vous demande seulement, gentil seigneur, de réfléchir sur ce point : quand vous achetez un stylo, ou une paire de bottes, ou un caleçon de sport, vous n'auriez pas idée de vous engager avant d'avoir essayé le stylo, la paire de bottes, ou le caleçon de sport. Et vous prendriez une compagne de toute votre vie sans l'avoir essayée ? Folie bien digne de germer sous un crâne catholique mais que tout esprit sain repousse avec horreur.

Je vous supplie, au nom de toute l'amitié qui me lie à vous, de ne pas faire cette folie. Si vous le voulez bien, nous vivrons un mois ensemble avec l'approbation de mes parents, mais sans la bénédiction du maire. Si nous ne nous lassons pas, nous nous épouserons en connaissance de cause. Sinon, nous nous séparerons avec, en plus, la satisfaction d'avoir évité une gaffe énorme. Qu'est-ce que vous risquez ? En supposant le pire, de vous embêter un mois avec moi, de perdre un mois de votre vie. Moi, de mon côté, je vais au-devant d'un avenir à double face ! Ou bien je vous épouse, ou bien j'ai l'esprit libre pour entreprendre autre chose. Dans les deux cas, c'est un bien. »

Ainsi parla la Bête. Puis elle se tut, ferma ses yeux d'or, se plongea dans une sérénité immortelle : que sa réponse soit « oui » ou qu'elle soit « non » de toutes façons, dans les deux cas, je saurais forcer ma destinée par plus de valeur. »

A vous,

Alice Poirier

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger 16.9.1933

Chère Mademoiselle. Je reçois en vrac une multitude de lettres de vous. Il me semblait que nous avions décrété, d'un commun accord, que c'est si bien de s'écrire peu ! Je ne vois pas où vous envoyer cette lettre, votre dernière carte ne me donnant qu'une adresse provisoire pour qq.jours ; aussi l'envoyé-je en France.

Je viens de passer 3 semaines en Kabylie, sans recevoir mon courrier.

Je ne puis donner aux Nouvelles votre article sur le style. L'intéressant est dans les citations que je vous communiquais, et dont vous ne donnez que trois ou quatre. De même, je dois vous avouer que votre note pour la revue et Mme El Dey me semble extrêmement sommaire, et, pour tout dire, que je crois que vous n'avez pas bien pigé. Nous en causerons à mon retour.

J'ai été heureux de recevoir des nouvelles de votre villégiature en Allemagne.

Merci de vos cartes.

Bien à vous

MONTHERLANT

Alger 16.9.1933

J'avais envoyé à Massis, en même temps que la vôtre, une autre étude s/moi d'une autre jeune personne du sexe. Hélas, c'est l'autre qu'il a choisie ! Mais soyez sûre que la vôtre paraîtra cet hiver.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

17/9/33

(Texte écrit sur le papier à lettres de son père Auguste Poirier)

Cher Monsieur,

Ces jours sont bien courts déjà. Si vous voulez que nous nous voyions dans mon jardin, soyez assez gentil pour me le faire savoir.

Je vous aurais envoyé de Tölz un brouillon d'article pour les Nouvelles Littéraires. Qu'est-ce qu'il est donc devenu ? A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 18 sept 33

Cher Monsieur,

Votre lettre m' a tranquillisée ; je m'inquiétais devant votre silence et vous croyais malade. Mais vous n'êtes que parti ; allons, tant mieux !

Savez-vous que c'est une véritable catastrophe que vous ayez reçu en vrac toutes ces lettres de moi ? Elles étaient faites pour être savourées une à une, comme de petites cuillerées de caviar russe. Et dire que vous avez vidé toute la boîte d'un coup.

Réfléchissez à cette question « détachement ». En dépit de ce que vous me dites, il y a certainement là une idée à creuser. Quand revenez-vous ?

A vous,

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

3 oct.33

(au verso d'une carte postale d'Alger représentant le Marabout de Sidi-Abderhaman)

Chère Mademoiselle,

Devant l'adoucissement de la température ici, j'ai décidé de prolonger un peu mon séjour.

J'ai un chat. Peut-être vais-je le ramener. On pourrait le marier à Khosroës (1). Mais j'avoue n'arriver pas à me rappeler le sexe de Khosroës. Il faudrait, autant que possible, qu'ils fussent de sexe différent.

J'ai envoyé votre petite note s/ le style au Rempart (2). J'ai pris la liberté d'y inscrire un mot de Bacon tout à fait dans vos idées : « Bacon dit qu'il faut se garder d'ôter les défauts des pierres précieuses, dans la crainte de nuire à la valeur de l'ensemble ».

A vous,

M.

Notes :

(1) Le chat femelle d'Alice.

(2) **Le Rempart** fut un quotidien qui parut en 1933, considéré comme d'orientation nationaliste révolutionnaire. Lancé le 22 avril 1933 et disparu au début du mois de septembre de la même année, *Le Rempart* paraissait sept jours par semaine sur huit pages. C'était un journal d'informations générales dont le sous-titre annonçait l'orientation : "*Indépendant du pouvoir et de tous les pouvoirs, tel est ce libre journal.*" Dirigé par un juif

nationaliste, Paul Lévy, il comptait parmi ses journalistes Jean-Pierre Maxence, Maurice Blanchot et Thierry Maulnier. Son orientation était clairement patriotique, anti-capitaliste, anti-internationaliste, anti-communiste et nationaliste révolutionnaire. Ce quotidien était très hostile au national-socialisme allemand, au néopaganisme, au pangermanisme et à l'antisémitisme hitlérien. Dans *Histoire de dix ans*, Jean-Pierre Maxence l'a présenté ainsi : "Nous sûmes voir la portée des faits quotidiens. Nous soulignâmes cette poussée populaire, cette poussée de révolte qui devait aboutir aux événements de février. **Le Rempart** est sans doute le seul journal qui, à l'époque, prit une position à la fois antiparlementaire et anticapitaliste."

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 7 oct 33

Cher petit étalon,

Khosroès donne un baiser à son futur époux.

Je suis contente que vous ayez envoyé le petit article. Et contente aussi que vous ayez ajouté cette note de **Bacon** (1) qui est en effet très bien. Merci. Je voudrais seulement que vous me disiez le n° du Rempart où cela paraîtra .

Vous souvenez-vous de ceci ? La dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez dit que **Georgette Camille** (2) avait dit du mal sur moi. Ivre de colère, j'ai écrit à cette dame. Eh bien ! Il paraît qu'elle est innocente comme le veau qui vient de naître. Elle ne me connaît pas plus que je ne la connais et elle ne vous a jamais parlé de moi.

Alors ? Serait-ce une autre ? Et quelle autre ? Ou bien toute l'histoire ne serait-elle qu'un serpent de mer pour m'éprouver ?

Vous savez que je vous croie assez capable de ce genre d'expérience : « Disons-lui toujours cela...on va voir comment elle réagira. »

Dans cette dernière entrevue, cher petit étalon, vous m'aviez aussi conseillé d'en « choisir » un autre comme époux. Mais ce conseil est stupide, évidemment. Votre amitié me donne la moitié de vous. Coucher avec un autre m'enlèverait cette moitié. Alors ? Dans ma simplicité j'en conclus que je serais encore plus embêtée qu'aujourd'hui. Et je m'en garde comme du feu.

Et puis je songe à votre sympathie, à ce que vous m'avez apporté de tendresse vraie. Comment renoncer à cela ? Comment renoncer à voir votre âme dans vos yeux ? Je renoncerai au bonheur plutôt que de renoncer à cela. Evidemment les gens ne comprennent pas. Mais il ne faut pas leur demander de comprendre.

Une vérité m'apparaît, éblouissante : c'est que les femmes qui vous ont inspiré quand vous ne couchiez pas avec elles ne vous aimaient pas. Je n'ai pas envie de vous injurier parce que tout ce qui me vient de vous m'est une joie. Même la pure amitié. Je m'enferme dans cette amitié que vous avez pour moi comme dans un vase de cristal. O pureté ! Et comme cette pureté s'accorde bien avec votre timidité ! Je serais désolée si vous n'étiez pas timide.

A vous, cher petit étalon. Que la paix et que toute la douceur du monde soit avec vous. Je travaille beaucoup. Savez-vous qu'on a installé à la Bibliot. Nationale des cabinets tout neufs ?

Alice

Notes :

(1) **Francis Bacon**, philosophe et théoricien de la science expérimentale (1561-1626).

«L'homme, disait Bacon, commande à la nature en lui obéissant». Ce philosophe anglais a efficacement contribué à rendre la connaissance utile en mettant l'accent sur l'expérience, l'observation et les résultats tangibles. «Ce ne sont pas des ailes qu'il faut ajouter à l'entendement, précisait-il, mais du plomb». La science

est un mélange d'induction et de déduction, d'empirisme et de rationalisme. Parmi les grands fondateurs, Descartes représente le pôle rationaliste, Bacon le pôle empiriste. Darwin se réclamait constamment de ce dernier.

(2) **Georgette Camille de Gérando** (1900-1998) Poète. - Journaliste, critique littéraire à "l'Intransigeant". - Collaboratrice aux "Cahiers du Sud" et à de nombreuses revues : "Le Grand Jeu", "Bifur", "Documents", "La Revue nouvelle", etc.. - Traductrice, **elle sera l'une des toutes premières à traduire Virginia Woolf** (Nouvelles Littéraires (1927)



Georgette Camille par Man Ray

Grande amie des surréalistes et surtout de René Crevel, **Georgette Camille** fit la rencontre déterminante d'André Gaillard, l'un des principaux animateurs de la revue *Les Cahiers du Sud*, qui publia à partir de 1927 quelques-uns de ses textes, et notamment l'une des premières présentations et traductions de Virginia Woolf. Entre 1927 et 1939, elle compta parmi les principaux collaborateurs et soutiens des Cahiers du Sud à Paris, devenant la correspondante de la revue et favorisant les rencontres d'André Gaillard et de Jean Ballard (fondateur de la revue en 1925) avec nombre de jeunes écrivains parmi lesquels Roger Caillois, Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal. Inventrice et conceptrice de l'une des formules éditoriales qui favorisèrent le rayonnement de la revue, elle fut à l'origine des deux grands numéros spéciaux : *Le Théâtre élisabéthain* (1935) et *Le Romantisme allemand* (1937). Également traductrice, Georgette Camille publia les versions françaises de Vie de M. K. Gandhi écrite par lui-même ou du roman *Le Songe des héros* d'Adolfo Bioy Casares.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 22 oct 33

Cher petit étalon,

Quand vous serez rentré à Paris, envoyez-moi donc cet article de vous qui a paru dans le Rempart (sur la politique, je crois) et puis aussi cet autre article du Jour (1) (sur l'honneur). Je n'ai pu me les procurer et ils me serviraient peut-être pour mon article « détachement ».

La simplicité, le détachement, l'héroïsme, je crois que ces trois vertus-là sont chez vous l'essentiel. C'est sur cette base triple que je voudrais construire mon livre. Je suis en train de découper mes articles en petits morceaux. Déjà, ils ne me plaisent plus guère. Je voudrais que tout ceci fût plus léger, plus aérien, qu'on y sente moins l'effort. Tout de même, de temps en temps, dans ce fatras, quelques formules brillantes : « Ce n'est pas le poète de grandes architectures mais il est plein de bijoux délicieux. » On voudrait sacrifier tout le reste pour ne laisser que cela.

Voici la fin de l'été et je me demande si je songe encore, comme au mois d'août, à devenir votre maîtresse. Oui, si vous en aviez un grand désir, si j'étais sûre de vous voir content. Mais sans cela, non. Sans cela j'ai plus de joie moi-même à votre amitié. (Ce qui arrangerait tout, cela serait de devenir votre femme. Quel ennui, tout de même, que vous ne vous ne vouliez pas vous marier ? Et vous êtes irremplaçable !)

Savez-vous, cher petit étalon, ce qui fait le délicieux entre vous et moi ? C'est que j'ai la certitude que vous m'aimez autant que je vous aime. Si vous m'aviez demandé de faire l'amour, cela n'aurait pas suffi pour me convaincre ; **mais comment douter de l'expression d'un visage** ? (2) Aussi, tout mon effort consiste en ceci : que je reste digne de votre tendresse et de votre estime, que je reste digne de voir dans vos yeux comme dans une eau.

Là-dessus, les gens sensés me traitent d'imbécile. Parce que je me contente de l'âme. Et parce que, pour eux, l'âme = O
Un projet de plafond : « La grossièreté gouvernant le monde ». Je vous aime, cher Montherlant, parce que vous n'êtes pas grossier.

A vous,

Alice.

1) L'article du Jour évoqué dans la lettre du 22 octobre 1933 a été repris dans Service inutile : "Un sens perdu", cf. Pléiade pages 656-663 (l'article proprement dit n'occupe que trois pages et huit lignes. Le reste est un long post-scriptum). (Note de Christian Lançon).

(2) Un trait vertical de Montherlant dans la marge avec le mot VU.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 4 -11- 33 Neuilly,

Sur le verso d'une carte postale représentant « Mon frère Paul au moment de son service militaire »).

Cher petit étalon,

Quand vous me verrez, vous m'apporterez je vous en prie ces articles de vous dont je vous parlais dans ma dernière lettre.

Et puis surtout, n'oubliez pas notre mot d'ordre : amitié d'abord. Si quelque chose doit être sacrifié entre nous, si vous l'exigez absolument, que ce soit l'amour, jamais l'amitié.

A vous,

Alice



Le frère d'Alice, Paul Poirier, lors de son service militaire

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 nov 1933

Cher petit étalon,

Voulez-vous que nous fassions le point ? J'ai grand plaisir à préciser ma position psychologique à votre égard et il est sûr que je m'entends mieux à définir des états de conscience qu'à expliquer ce que c'est qu'une « action » ou autre bêtise.

Vous me demandez toujours ce que je fais et vous ne voulez pas voir la vérité, que ma vraie vie est mon amitié pour vous. (1) Tout le reste est bêtise ou façon de passer le temps.

Cher Monsieur, je vous ai déjà dit que j'avais abandonné ce projet de devenir votre maîtresse. Je ne suis plus sûre du tout que je trouverais dans la volupté des sensations extraordinaires. Par contre, je suis absolument sûre que je gâcherais notre amitié. Le jeu serait donc stupide.

Il me reste votre amitié. Mais pourquoi cet arrière-goût de tristesse malgré tout, malgré tout (sic) ? Je me dis que dans sept ans j'aurai quarante ans. Dans sept ans, la perte de la jeunesse et rien de fondé dans la vie, pas d'enfant, pas même le bien-être matériel que j'aurais pu vous procurer et qui m'aurait consolée.

Cher, cher Monsieur, une seule chose nous sauverait, arrangerait tout, dénouerait tout : c'est que vous m'aimiez assez pour risquer volontairement quelque chose pour moi.

C'est cela, ce don de vous-même, que je cherche dans le mariage, et non la volupté, comme je l'ai cru stupidement. Je sens obscurément que si vous donniez quelque chose de votre cœur, du meilleur en vous, ce don deviendrait la source d'une miraculeuse joie d'âme pour vous, et pour moi de quelque chose qui soit au-dessus de mes forces et qui n'ait pas moi pour fin. » (2) Ah, grand Dieu, comment

réaliser cela ? A vous, cher Monsieur, tâchez de ne pas avoir froid. Alice.

Ps : Il faut causer avec l'Allemagne, évidemment. Pourquoi hésite-t-on ? Comme les Français sont indécis ! Comme ils aiment peu se jeter à l'eau ! Risquer tout est pourtant le seul moyen pour tout obtenir ou, du moins, pour tout sauver encore.

Notes :

(1) souligné par Montherlant.

(2) Alice cite, sans doute de mémoire, cette phrase bien connue de Montherlant : « Je suis assoiffé (sic pour : altéré) de quelque chose qui soit au-dessus de mes forces et qui n'ait pas moi pour fin ». Dans un tel contexte, la belle phrase de Montherlant est totalement dénaturée. C'est en fait, à la fin de la Grande Guerre, alors qu'il se trouve au chevet d'un camarade blessé à l'ennemi, que ces mots sont venus à l'esprit de l'écrivain (cf. *Mors et Vita*, Pléiade, page 531). (Note de Christian Lançon)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 22 nov 33

(carte postale représentant La Gallina Ciega de Goya, au Musée du Prado)

Cher petit étalon,

Je serais contente si vous veniez la semaine prochaine à la maison comme vous me l'aviez promis. Le jour qu'il vous plairait ; il faut seulement me prévenir un peu à l'avance pour que je ne sorte pas ce soir-là.

Est-ce que vous allez samedi à l'exposition des Khosroès ? (note : des chats)

A VOUS,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly 1^{er} décembre 1933

Cher petit étalon, j'ai réfléchi à la conversation que nous avons eue hier ensemble : « de la supériorité et des moyens de forcer les gens à la reconnaître. » Permettez-moi de donner un exemple qui nous est proche et qui contribuera peut-être à jeter quelques lueurs sur ce sujet. En fait de supériorité, nous avons notre amitié. Vous y avez apporté votre grandeur. Et moi ma simplicité et ma pureté. De ces trois éléments, nous avons pétri quelque chose d'éblouissant et qui laisse loin derrière l'amour tel que les gens l'entendent et qui est une infériorité. Je me fais bien comprendre ; nous sommes arrivés, par la seule amitié, à un point culminant. Je ne conçois pas que je pourrais vous aimer davantage, découvrir en vous des joies d'âme que je n'ai pas déjà découvertes.

La sensualité qui me serait diablement utile au point de vue physique ne m'apporterait rien dans le domaine de l'âme, de ceci je suis absolument certaine. L'amour qui nous unit est donc de l'espèce la plus haute puisqu'il est sans passion. C'est l'amor intellectualis des héros et des saints. Mais essayez de faire comprendre cela aux gens ! Ceux qui se doutent de mon amitié pour vous, qui voient quel sentiment exclusif c'est pour moi, supposent que je suis votre maîtresse. Et je suis arrivée à cette constatation douloureuse : pour avoir, de ces gens, un peu de l'admiration à laquelle je sais, pourtant, avoir droit (cette candide aspiration des êtres supérieurs à vouloir tout de même, qu'on les admire...) alors, puisqu'ils y tiennent tant, leur laisser croire, tout de même, que je suis votre

maîtresse.

Ne plus protester que faiblement. Car, voyez-vous, ils ont raison de m'admirer. Qu'ils m'admirent à faux, c'est ennuyeux mais ils sont encore plus près de la vérité en m'admirant qu'en croyant (j'ai clairement vu que ceux auxquels j'essayais d'expliquer la vérité la croyaient) que « vous êtes un impuissant et que je suis une buse ». Car c'est ainsi que votre amitié est jugée quand on est convaincu que ce n'est que ce n'est que de l'amitié. Alors j'ai pensé que les grands hommes et que les héros faisaient comme nous : dans leur certitude qu'on ne les comprendra jamais, et pourtant affamés de ce candide désir de gloire, ils consentent (avec un sanglot) à ce qu'on les pare de qualités qui leur sont inférieures.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 7 décembre 1933

Cher petit étalon,

Peut-être pourrez-vous venir à Neuilly dans le courant de la semaine prochaine. Vous me parlerez d'amitié et je vous montrerai mes livres et des photos du Maroc.

A vous, téléphonez-moi.

Alice

J'ai lu votre article du Jour. Barrès l'aurait aimé, je crois.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 décembre 1933

Cher Monsieur,

Je m'en doutais bien : votre plan d'article est impitoyable. Mme El Dey m'a demandé deux pages et je trouve absolument inutile de lui en donner sept. D'autant plus que ce chapitre « Evolution », dont vous avez la copie, pourra peut-être un jour être donné à une Revue plus importante que les « Papiers du Merveilleux ».

Ci-joint un autre article. Je voudrais savoir s'il vous plaît mieux, si vous le trouvez plus « à la page ». Inutile de me renvoyer la dactylographie dont j'ai une copie; je voudrais seulement que vous me téléphoniez ce soir, avant votre départ à la campagne.

Lisez-le avec soin et téléphonez-moi ; s'il y a une phrase à changer, vous me le direz.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 décembre 1933

Merci d'avoir eu cette gentille pensée de m'envoyer votre article. J'y ai retrouvé ce que j'aime peut-être le mieux en vous (il y a tant de choses que j'aime en vous !)

je veux dire cette dignité, ce silence, cette retenue, et qui bouge là-dessous, tout l'amour. Car vous les aimez, ces soldats, comment en douter ?

Si j'avais été l'un d'eux, c'est surtout cela que j'aurais senti. Je suis heureuse de me dire que la tendresse que vous me portez ressemble à cet amour que vous avez pour les soldats.

Je ne vous décevrai jamais, je vous le promets.

A côté de cela, permettez-moi de relever dans cet article, deux petites erreurs :

p.855 : « La pensée « C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul » n'est pas de Pascal, mais de la Rochefoucauld. Pourquoi toujours confondre ? Je me rappelle qu'il y a quelques années j'avais déjà relevé, chez vous, une erreur du même genre. Vous attribuez, je crois, à Lamennais, ou à Montalembert, une phrase de Chateaubriand.

Deuxième erreur : p.860. Vous parlez de la « systole » et de la « diastole » de l'âme. Du cœur ? Ce sont des contractions de muscles. Excusez cet affreux pédantisme et rappelez-vous que, vous aussi, vous me donnez quelques fois des coups de griffes. A cette différence près que les vôtres sont injustifiés tandis que les miens sont la raison même (!)

Bien amicalement à vous,

- (Mon véritable prénom est Lil. Saviez-vous que je m'appelais Lil ?) - Alice.

Petite note : Saviez-vous qu'il y a aux Manuscrits, à la Bibliothèque Nationale, une lettre d'un de vos ancêtres à un chanoine ? Elle est signée Malingehen. C'est bien cela ? La lettre, d'ailleurs, est sans intérêt (c'est mon point de vue).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Dimanche soir 24 décembre 1933

Cher Monsieur,

Vous voyez comme on peut se fier à la poste !

Vous m'avez envoyé un pneu à midi et je ne l'ai pas encore reçu à 6 heures ! Dans ces conditions, je me félicite de vous avoir moi-même porté l'article, l'autre jour.

Dites-moi, c'est parce que je me suis aperçue, après coup, que vous ne mangiez pas de viande le vendredi que j'ai changé ce jour. Comme vous ne pouvez pas le mercredi, je vous attendrai alors samedi, entre 5 et 5 h ½.

Venez sûrement, cher Monsieur, et confirmez- le moi encore par téléphone.

J'ai eu un trop grand plaisir à dîner, l'autre soir, avec vous, pour ne pas songer à renouveler ce plaisir. Et puis j'ai un arbre. Vous l'allumeriez.

Plaisirs innocents, mais qui me dit que ce ne sont pas ceux qui sont susceptibles de me rendre la plus heureuse ? Je suis parfaitement contente quand je suis avec vous et que je peux vous voir content.

Aucun désir de vous embrasser. L'idée que si vous le faisiez, vous, évidemment, je vous sauterais dans les bras mais que vous n'avez pas besoin de le faire pour que je sois contente.

C'est fou comme les choses me paraissent faciles, et ravissantes, et finissent toujours par de la joie quand je suis avec vous. (1)

Cela n'a tout de même rien à voir avec une amitié entre femmes, où je me figurais aussi un tas de choses mais où j'étais perpétuellement agacée et mal satisfaite.

Le divin avec vous, c'est que je suis satisfaite.

Une observation curieuse, cependant, (j'étudie mon âme comme le bébé qui

regarde son orteil) : je constate que je vous aime mieux en manches de chemise qu'en veston. Vous êtes adorable en manches de chemise et je remarque que mes regards, au lieu de rester fixés sur votre visage (2) – comme quand vous êtes en veston – descendent un peu plus bas. C'est compliqué, cette stratégie.

Au revoir, divin.

Quand vous n'entendez pas ma voix au téléphone, je crois qu'il vaut mieux poser tout de suite l'appareil. Maman, papa, la femme de ménage, le chat, vous êtes entré comme un tourbillon dans tout cela. Au revoir. Alice.

Notes :

(1) Souligné par Montherlant qui a inscrit VU dans la marge.

(2) Un trait vertical de Montherlant en marge.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi soir 29 déc 33

Cher Monsieur,

Pourquoi m'envoyer votre domestique ? J'aurai bien plus de joie à attendre votre retour et que vous m'apportiez ces papiers vous-même.

Je me réjouissais de vous voir. Enfin, puisque c'est le seul moyen pour que vous puissiez jouir de ces quelques semaines de repos. Je vous souhaite un bon voyage et un bon soleil.

A vous, bien amicalement,

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

29 déc. 1933

(pneumatique)

Chère Mademoiselle,

Je viens de lire Mme D. La seule possibilité que j'ai de partir un peu est de le faire tout de suite. Plus tard, cela serait impossible. Je pars donc après demain pour 3 semaines. Excusez-moi donc si je ne puis venir demain.

Ce n'est pas tant de préparer mes affaires qui me prend, que de mettre en ordre celles que je laisse ; il faut aussi que je fasse mes visites du jour de l'an à ma famille ; cela serait trop impoli de partir le 31 sans les faire. Donc, à mon retour !

Mon domestique vous portera au début de la semaine prochaine les 2 Montaigne et un exemplaire des « Amis d' Edouard » (1) de la conférence.

Encore merci, et bien sympathiquement vôtre.

MONTHERLANT

Note :

(1) Il s'agit de la plaquette intitulée *Les Morts perdues* qui reprenait le texte de la conférence faite par Montherlant, le 15 novembre 1933, devant les élèves officiers de deux promotions de l'Ecole supérieure de guerre. La plaquette porte le n° 164 dans la collection "Les Amis d'Edouard", collection fondée par Edouard Champion, fils d'Honoré, et son achevé d'imprimer est de déc. 1933. Le texte a paru presque dans le même temps, sinon dans le même temps, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 33 sous le titre *La Vertu de prudence*. Il deviendra "La Prudence ou les morts perdues" dans *Service inutile*. Si Alice Poirier a insisté pour avoir la version des "Amis d'Edouard", c'est sans doute parce qu'elle était un peu différente de celle parue dans la *Revue des Deux Mondes*, où on lit notamment ceci dans une note en bas de la p. 851 : "Quelques pages de la conférence, destinées très particulièrement au public pour lequel elle était faite, et sans intérêt général, ont été supprimées ici." La version de la *Revue des Deux mondes* est elle-même un peu plus longue (à son début) que celle de *Service inutile*. (Note de Pierre Duroisin).

.....